

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Le Papier-Monnaie

La pénurie de la monnaie métallique, constatée depuis le commencement de la guerre, devait entraîner la création d'une monnaie fiduciaire dont la circulation s'est promptement développée. C'est ainsi qu'en dehors des coupures de la Banque de France, un nouveau numéraire, en papier ou en carton, a pris naissance dans plus de cent soixante villes de France et d'Algérie.

Dans la majorité des cas, il s'agit de billets émis en vertu d'une délibération de la chambre de commerce du chef-lieu du département. Quelquefois, plusieurs chambres de commerce se sont réunies pour garantir l'émission, ou bien la chambre de commerce et la ville ont garanti conjointement l'émission. C'est le cas pour Rouen, Amiens, Arras, Abbeville, Elbeuf et la Haye.

Assez souvent, la ville seule a assumé la garantie et il est remarquable que les billets de cette catégorie appartiennent presque tous à la région septentrionale de la France : Sedan, Saint-Quentin, Aulx, Vertus, Mouy (Oise), Epernay, Bailleul, Douai, Roubaix et Tourcoing, Lens, Montreuil-sur-Mer, Nancy (2 août 1914), Remiremont, Seboncourt. Dans cette série, on doit classer les bons de la mairie de Montaigu (Vendée), localité dont on n'aurait guère pu prévoir la disette particulière de numéraire en 1915.

En général, les billets, émis dans les départements, depuis 1914, l'ont été pour remédier à la rareté de la menue monnaie et portent les valeurs de vingt-cinq ou cinquante centimes, un franc ou deux francs. C'est par exception cependant que la chambre de commerce de Constantine a émis des coupures, inférieures encore, de cinq et de dix centimes.

Sous le rapport des types, nos billets provinciaux présentent peu d'intérêt. Les imprimeurs, qui les ont composés, ne pouvaient évidemment faire appel à de grands artistes et se sont contentés de choisir de nombreux écussons et quelques figures allégoriques du Travail et de l'Agriculture, par exemple la Semeuse (billets de la Roche-sur-Yon et Vendée; des Deux-Sèvres).

Quelques-uns ont eu recours à des vues pittoresques : le mont Saint-Michel paraît au revers des billets de la chambre de Granville; le pic du Midi de Bigorre sur ceux de Tarbes, et la vue de la Cité couvre le revers de ceux de la chambre de commerce de Carcassonne.

Dans quelques villes, on se souvient de vieux témoins de l'histoire locale; ainsi les chambres de commerce de Bordeaux et de Lyon ont fait reproduire les jetons frappés au dix-huitième siècle. Parmi des compositions plus modernes, il y a lieu de signaler le « type parlant » des billets de cinquante centimes et d'un franc, émis par la chambre de commerce de Belfort, qui représentent la figure même des pièces d'argent suppléées par ces billets. Ailleurs, un dessinateur bien intentionné a rapproché, en guise de caria-

tides, des statues de Charles-Martel et de Joffre, accompagnées des dates 732 et 1914.

Il va de soi que, dans les circonstances les plus urgentes, les billets ont été fabriqués dans la ville même où ils étaient émis. Dans les autres cas, la fabrication n'est pas aussi souvent locale qu'on pourrait le présumer. Ainsi les billets des chambres de commerce de Melun et de Blois ont été imprimés à Toulouse; ceux de Bône, d'Oran et de Philippeville, à Marseille; ceux de Constantine, à Saint-Etienne; ceux de Sens, à Limoges; ceux de Rouen, à Paris.

Le papier-monnaie de la grande guerre favorise le commerce local qui s'en accommode facilement. Il est en outre très recherché... par les collectionneurs.

LE COMITÉ INTERPARLEMENTAIRE

A l'issue de sa dernière conférence, tenue jeudi matin, le comité interparlementaire franco-britannique a adopté à l'unanimité le procès-verbal suivant :

Les membres des Parlements français et britanniques réunis à Paris, au terme de leurs travaux, constatent l'étroite communauté de leurs sentiments et de leurs vues;

Affirment la volonté de resserrer encore leur union pour assurer à la guerre une direction toujours plus coordonnée et plus énergique;

Proclament la grandeur de l'effort militaire et financier accompli par les alliés;

Saluent leurs héroïques armées;

Affirment leur foi inébranlable dans le triomphe de la liberté et du droit;

Décident de maintenir un contact permanent entre les membres des deux Parlements et de se réunir à Londres dans la première quinzaine d'avril.

Après la conférence, la délégation française a offert un déjeuner à la délégation britannique. Les toasts, très brefs, prononcés par M. Briand, lord Bryce, M. T.-P. O'Connor, M. Stephen Pichon et M. Georges Leygues, ont été vigoureusement applaudis.

On remarquait dans la salle, en dehors des parlementaires anglais et français, les députés alsaciens au Reichstag, MM. Wetterlé et Weill, ainsi que MM. Massaryk et Durik, députés tchèques au Parlement autrichien.

Avant de quitter Paris, les membres de la délégation britannique se sont rendus à la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, et y ont déposé une palme.

PAROLES FRANÇAISES

C'est pour vivre encore, longtemps et toujours, que le peuple de France veut chasser l'ennemi hors frontières et l'acculer chez lui. Ce sera long, dur, épuisant. Qu'importe! la France le sait et elle veut vaincre, en s'aidant de ses alliés et du temps.

PAUL MARGUERITE.

La Bataille de Verdun

Depuis le 21 février, les Allemands ont prononcé une attaque à grande envergure sur notre front du nord de Verdun. Les effectifs engagés par l'ennemi ne sont pas inférieurs à sept corps d'armée, qui ont déjà laissé sur le terrain des monceaux de cadavres.

La bataille, qui se prolonge encore à l'heure actuelle, paraît avoir été engagée pour donner satisfaction à l'impatience de l'opinion publique allemande surexcitée, et qu'on espère calmer par l'annonce d'un succès. C'est, en tout cas, un effort suprême demandé aux troupes auxquelles on promet un résultat décisif. L'ordre adressé à ses soldats par le général von Deimling, et trouvé sur un prisonnier, ne laisse aucun doute à ce point de vue.

« Au cours de la dernière offensive contre la France, dit-il textuellement, j'espère que le XV^e corps se distinguera comme précédemment par son courage et sa vaillance. »

Dans la journée du 22 février, l'ennemi, après avoir violemment bombardé nos positions sur les deux rives de la Meuse, a dirigé une série d'attaques extrêmement vives sur notre front entre Brabant-sur-Meuse et Herbebois (rive droite de la Meuse). Toutes les attaques contre Brabant et Herbebois ont été repoussées; entre ces deux points, l'ennemi, au prix de pertes considérables, a réussi à occuper le bois d'Haumont. Ainsi que le bois des Caures au saillant que forme notre ligne au nord de Beaumont.

Au nord-ouest de Fromezey, nos tirs de barrage ont empêché une attaque en préparation de se déclencher.

Au cours de la nuit du 22 au 23, notre artillerie a contrebattu avec énergie celle de l'ennemi qui a continué le bombardement. Les actions d'infanterie se sont développées avec violence sur un front de 15 kilomètres environ de la rive droite de la Meuse au sud-est d'Herbebois. Nous avons évacué le village de Haumont, mais nous en avons conservé les abords après un combat acharné où nos troupes ont infligé à l'ennemi des pertes très élevées. A l'est de ce point, une contre-attaque nous a permis de reprendre la majeure partie du bois des Caures. Une forte attaque allemande sur Herbebois a été arrêtée net par nos tirs de barrage. Au dire des prisonniers, certaines unités allemandes ont été complètement détruites au cours de ces actions.

Dans la région de Haute-Charrière et de Fromezey, le duel d'artillerie a continué avec lenteur.

La bataille a continué dans la journée du 23 avec une intensité croissante; elle a été soutenue avec énergie par nos troupes qui ont fait subir à l'ennemi des pertes extrêmement élevées. Un bombardement ininterrompu d'obus de gros calibres s'est étendu sur un front de 40 kilomètres depuis Malancourt jusqu'à la région en face d'Etain; notre artillerie a répondu à celle de l'ennemi avec une égale violence.

Les actions de l'infanterie allemande à très gros effectifs comprenant des troupes de sept corps d'armée différents se sont succédé au cours de la journée sur la rive droite de la Meuse entre Brabant et Ornes.

Au débouché du village de Haumont, l'ennemi n'a pu, malgré ses efforts, nous déloger de nos positions.

Dans le bois des Caures, nous avons continué à tenir les positions reprises dans la nuit; nos contre-attaques ont enrayé les offensives de l'ennemi.

A l'est du bois des Caures, l'ennemi a pu pénétrer dans le bois de la Wavrille, à la suite d'une série d'attaques sanglantes.

Au nord d'Ornes, les assauts de l'ennemi sur notre ligne d'Herbebois ont été arrêtés par nos contre-attaques.

Aucune action d'infanterie ne s'est produite sur la rive gauche de la Meuse, ni entre Ornes et Fromezey.

Dans la nuit du 23 au 24, la lutte a continué avec la même intensité. Une attaque dirigée sur Samogneux a été repoussée. Une contre-attaque, forte d'une brigade au moins, lancée sur le bois des Caures, nous a repris une partie de ce bois dont nous avons conservé la corne sud. Toutes les offensives dirigées sur Beaumont, en avant duquel nous sommes établis, ont été impuissantes à nous déloger.

A l'est du front d'attaque, nous dominons en avant d'Ornes le couloir situé au sud d'Herbebois. Etant donnée la violence du bombardement de la position avancée de Brabant-sur-Meuse, nos troupes ont évacué ce village à la faveur de la nuit, sous la protection des tirs de flanquement de nos positions de la rive gauche de la Meuse. Les mouvements de repli prescrits pour éviter des pertes inutiles se sont effectués avec une cohésion parfaite, sans que l'ennemi, qui n'a avancé qu'au prix de sacrifices considérables, ait pu rompre notre front sur aucun point. Entre Ornes et Fromezey, le bombardement a été lent et continu.

Dans la journée du 24, l'ennemi a continué à bombarder avec la même intensité notre front depuis la rive droite de la Meuse jusqu'à Fromezey. Entre la Meuse et Ornes, il a fait preuve du même acharnement que les jours précédents, multipliant les attaques furieuses sans parvenir à rompre notre front, devant lequel il a laissé des monceaux de cadavres. Aux deux ailes, nous avons reporté notre ligne d'une part en arrière de Samogneux, d'autre part au sud d'Ornes.

L'activité de l'artillerie s'est un peu ralentie entre la rive gauche de la Meuse et Malancourt; aucune action d'infanterie ne s'est produite dans cette région.

Sur tous les points, notre artillerie a répondu sans relâche à celle de l'ennemi.

Dans la nuit du 24 au 25, la canonnade a continué avec moins de violence dans la région sur la rive droite de la Meuse; l'ennemi n'a dirigé aucune attaque contre nos positions; nous nous sommes établis sur une ligne de résistance, en arrière de Beaumont, sur les hauteurs s'étendant à l'est de Champneuville jusqu'au sud d'Ornes.

Entre Argonne et Meuse, à l'est de Vauquois, nous avons exécuté de nouveaux tirs sur des ouvrages ennemis dans la région du bois de Cheppy. Entre Malancourt et la rive gauche de la Meuse, la canonnade a été intermittente.

Lettres à tous les Français

La cinquième lettre du comité présidé par M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, annoncée dans notre dernier numéro, paraîtra seulement mercredi prochain.

Elle est consacrée à une étude du général Mallette, sur les forces militaires des alliés de l'Allemagne.

Faits de guerre

DU 22 AU 25 FÉVRIER

En Belgique.

Notre artillerie a continué à bombarder les tranchées ennemies à l'est de Boesinghe et en face de Steenstraete; elle a ouvert plusieurs brèches dans ces dernières par un tir de démolition.

En Artois.

Une chute abondante de neige a empêché toute activité offensive; néanmoins, dans la nuit du 22 au 23, nous avons repris quelques éléments de tranchées dans le bois de Givenchy. A l'est de Souchez, lutte à coups de grenades.

Sur le front de l'Aisne.

Nos batteries ont continué à bombarder efficacement les organisations ennemies du plateau de Vaulciers.

En Champagne.

Nos batteries ont effectué des concentrations de feux sur les ouvrages ennemis au sud de Sainte-Marie à Py, à l'ouest de Navarin et à l'ouest de Maisons-de-Champagne.

En Argonne.

Nos batteries ont exécuté des tirs de destruction sur les ouvrages ennemis à la Fille-Morte.

En Lorraine.

Dans la région de Nomény, notre artillerie a continué à se montrer active.

Une reconnaissance ennemie au nord de Le-tricourt n'a pu aborder nos lignes.

Dans la nuit du 23 au 24, l'ennemi a pris pied un instant dans un de nos postes avancés du bois de Cheminet; nous l'en avons chassé aussitôt.

Quelques contacts de patrouilles se sont produits à l'est de Reillon.

Dans la journée du 24, nous avons repoussé et poursuivi une reconnaissance qui tentait de s'approcher d'un de nos petits postes au nord de Saint-Martin.

Dans les Vosges.

La lutte d'artillerie a été assez vive dans la région du Ban-de-Sapt.

En Haute-Alsace.

La lutte d'artillerie continue à l'ouest d'Alt-kirch.

A la fin de la journée du 22 février, l'ennemi a attaqué nos positions au sud-est du bois de Carspach, au sud-ouest d'Altkirch; une contre-attaque immédiate l'a rejeté de la plus grande partie des éléments de tranchées avancées où il avait pris pied un instant.

FRONT RUSSE

De nombreux avions ennemis qui survolaient la région de Riga et de Dvinsk ont été chassés par le feu de l'artillerie russe.

Dans le secteur d'Ogher, sur la Dvina, une attaque ennemie a été repoussée.

Dans la région du lac Sventen, des détachements d'un régiment du Caucase se sont emparés d'une tranchée et ont anéanti la garnison composée de 150 hommes et de deux officiers.

Au nord de Tcharatoryski les Russes ont refoulé les Allemands et progressé.

En Galicie, au nord-ouest de Tarnopol, les Russes ont fait sauter un camoulet et ont occupé l'entonnoir, malgré les efforts de l'ennemi.

Dans la région de la Strya supérieure, les Autrichiens ont essayé de s'approcher des tranchées russes, mais ils ont été repoussés avec de grandes pertes.

L'armée du Caucase continue la poursuite des troupes turques qui battent en retraite.

FRONT ITALIEN

Dans la vallée de la Sugana, les troupes italiennes ont conquis la zone montagneuse du Collo. Les contre-attaques dirigées par les Autrichiens en vue de reprendre les positions perdues ont toutes été repoussées.

Dans la zone du Monte-Nero, après une intense préparation d'artillerie et le lancement de bombes, les Autrichiens ont fait irruption contre les tranchées italiennes.

Repoussés sur presque tout le front, ils n'ont réussi à pénétrer d'abord que dans une petite partie de la ligne, vers la droite. Une contre-attaque les a ensuite rejetés complètement hors de la tranchée.

Au nord-ouest de Gorizia, une attaque autrichienne a été facilement repoussée.

LA GUERRE AÉRIENNE

Au cours de la nuit du 23 au 24 février, une de nos escadrilles de bombardement a lancé quarante-cinq projectiles, dont plusieurs de gros calibre, sur la gare de Metz-Sablon et sur l'usine à gaz dans la région de laquelle a été observé, aussitôt après, un gros incendie.

SUR MER

Le ministère de la marine italienne communique :

Depuis le 15 décembre jusqu'à ce jour, nous avons transporté dans la Basse-Adriatique, sous l'escorte de notre flotte et celle des navires de nos alliés, deux cent soixante mille hommes et un grand nombre d'animaux.

Deux cent cinquante navires ont participé à ce mouvement.

Cent autres navires ont transporté trois cent mille quintaux de matériel.

L'ennemi a tenté d'arrêter notre mouvement par des moyens aériens, des mines et des contre-torpilleurs escortés par des navires explorateurs et des croiseurs.

Nos navires ont eu à subir dix-neuf attaques des sous-marins; mais toutes les tentatives échouèrent, malgré l'espace restreint dont nous pouvions profiter.

Seuls, trois petits navires coulèrent : deux en rencontrant des mines, et l'autre torpillé.

Pas un seul soldat serbe n'a péri en mer.

Dans les premiers jours de janvier, un sous-marin autrichien fut coulé; deux autres furent probablement torpillés; un hydroplane fut pris près de Vallona.

NOUVELLES DU PAYS

Orne. — On vient d'écraser à Alençon, une horrible mégère, nommée Fanneau qui, à la Ferté-Macé, a tué un de ses enfants, une fille de quatre ans.

La femme Fanneau, dont le mari est mobilisé, s'enivrait presque journellement depuis le départ de celui-ci et maltraitait ses trois enfants à tel point que les pauvres petits demandaient souvent aux voisins de les protéger.

Isère. — Un incendie d'une violence considérable s'est déclaré à Romans, dans l'usine des tanneries Chabert, quartier de la Presle, où se trouvait accumulée une grande quantité de corce de chêne.

Le feu se développa rapidement et en quelques instants l'usine entière était embrasée.

Tout a été détruit, sauf les cuirs en fosse. Les dégâts sont assurés.

Var. — N'ayant pu accepter le prix fixé par la taxe, les boulangers de la Seyne-sur-Mer avaient, le 2 janvier dernier, fermé leurs fours. L'administration municipale demeura intransigente et fournit, elle-même, à la population, du pain fabriqué par la manutention militaire de Toulon. Mais cette situation ne pouvant durer, la municipalité vient d'autoriser les boulangers, qui obtiennent gain de cause, à vendre le pain comme avant la grève.

Saône-et-Loire. — Un groupe d'habitants du département vient d'adresser au préfet une protestation contre les opérations des marchands qui, les jours de foire, vont attendre les paysans sur les routes, leur radient leurs porcs et porcelets et vont ensuite les revendre un prix double sur le champ de foire. Il lui demande de mettre un terme à de tels procédés d'accaparement.

Corrèze. — A la foire qui s'est tenue à Brive le 18 février, les porcs gras se sont vendus jusqu'à 124 fr. les 50 kilogrammes.

La volaille valait de 1 fr. 50 à 1 fr. 60 le demi-kilogr. Les lapins domestiques se vendaient de 2 fr. 2 à 3 fr. 20 le kilogr.; le bœuf, 2 fr. la livre; les œufs, 2 fr. la douzaine.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

A l'Académie d'agriculture. — La séance annuelle de l'Académie d'agriculture de France, tenue mercredi, a présenté un intérêt particulier.

M. Méline, dans un discours remarquable, a fait voir quels efforts ont été faits pour maintenir la récolte de 1915 et pour préparer celle de 1916, malgré les circonstances actuelles.

M. de Villemorin, président de l'Académie, a exposé les raisons qui ont fait décerner le grand prix d'agriculture à M. Schloesing père, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-douze ans.

M. Sagnier, secrétaire perpétuel, a rendu compte des travaux de l'Académie pendant l'année 1915, surtout en ce qui concerne sa coopération à la défense nationale.

Ce même jour, un buste de Pasteur a été inauguré et mis à la place d'honneur dans la salle des séances.

M. Gustave Bonnier avait été chargé de donner lecture d'une pièce de vers inédite de M. Charles Richet, *La gloire de Pasteur*, poème qui a reçu en 1915 le grand prix de poésie de l'Académie française. Au lieu de lire ces vers, M. Gaston Bonnier les a dits, d'une voix vibrante, avec l'émotion d'un savant qui a suivi de près toutes les luttes de Pasteur et qui a assisté à ses triomphes.

M. Roosevelt à la Guadeloupe. — M. Roosevelt, ancien président des Etats-Unis, et Mme Roosevelt, au cours d'une croisière aux Antilles, ont passé à la Guadeloupe la journée du 20 février.

Après avoir visité Pointe-à-Pitre, ils firent une excursion au Calvaire, aux Abymes et au viaduc de Caranage, avec arrêt à Sainte-Marie, lieu où atterrit Christophe Colomb.

Le soir, à l'issue d'un banquet offert en son honneur, le président Roosevelt prononça un vibrant discours où il célébra la civilisation démocratique pour la défense de laquelle luttent la France et ses alliés. Des ovations patriotiques accompagnèrent jusqu'à leur départ M. et Mme Roosevelt, qui furent reconduits à travers la ville et la rade de Pointe-à-Pitre illuminées.

Le 22 février, M. et Mme Roosevelt ont passé la journée à la Martinique.

Bonaparte et Vénus. — On a cru voir, la semaine dernière, un zéppelin au-dessus de région rouennaise : c'était Vénus.

Ce n'est pas la première fois que Vénus, qui nous revient tous les huit ans, suscite, mais pour tout autre motif, des émotions populaires. L'incident le plus curieux se produisit à Paris en décembre 1797.

Au retour de son admirable campagne d'Italie, Bonaparte, vainqueur d'Arcole, se trouvait à Paris. Le 20 frimaire an VI, le dimanche 10 décembre 1797, entouré de nombreux officiers, le jeune général se rendit à la grande fête militaire organisée en son honneur par le Directoire, dans la cour du palais du Luxembourg, où Barras devait le haranguer solennellement.

Sur son parcours, Bonaparte était fort surpris que le peuple parisien, qui l'acclamait, ne le regardât point et tint les yeux fixés sur le ciel. Il questionna son état-major et apprit que les curieux contemplaient, avec surprise, une étoile, apparue en plein jour, et qu'ils prenaient pour « l'étoile du vainqueur d'Italie ». C'était « Vénus », brillant alors non loin du Soleil et considérée comme l'étoile protectrice des armées françaises.

Les deux nourritures. — D'après les journaux allemands, le comité qui s'est formé pour envoyer des livres aux soldats en avait distribué, à la fin d'octobre, plus de 4 millions, rien que sur le front occidental.

C'est beaucoup. Les soldats boches seraient même tentés de penser que c'est trop. On a trouvé, en effet, dans plusieurs lettres de troupes allemandes tuées ou faits prisonniers, cette remarque empreinte d'une certaine amertume : « On nous donne beaucoup de livres et pas assez de viande ! »

La culture est utile, mais à la condition de manger !

La crue de la Seine. — La Seine monte toujours. A la traversée de Paris, les quais sont submergés. Les ports Saint-Nicolas et du Lou-

vre ont été envahis si rapidement par le flot que beaucoup de marchandises qui s'y trouvaient ont été avariées.

Le fleuve a atteint mercredi, à l'étiage du pont Royal, la cote de 5 m. 25, alors que le niveau moyen est de 2 m. 75 en hiver.

A l'île de la Jatte, les débiteurs et propriétaires des cabarets des bords de l'eau ont dû démolir les salles du rez-de-chaussée, où l'eau menaçait de pénétrer. Entre Puteaux et Neuilly, l'île Rothschild est en partie submergée et le vaste emplacement du tennis est déjà recouvert.

Déjà, dans de nombreuses maisons, à Asnières, Courbevoie, Clichy, Levallois, Colombes, les caves sont en partie inondées par suite des infiltrations.

Cette montée du fleuve a arrêté presque complètement la navigation commerciale.

De l'utilité des voitures d'enfants.

Dans une des communes de la côte orientale anglaise qui sont constamment menacées par les avions allemands, et où dès le soir on fait l'obscurité complète, seules les voitures d'enfants ont été autorisées à s'éclairer dans les rues. Elles s'éclairaient à l'aide de lanternes recouvertes d'un capuchon.

Un beau soir, la police locale s'aperçut que le nombre des voitures d'enfants avait plus que quintuplé en quelques semaines et qu'au lieu d'être poussées par des nurses ou des mamans, elles étaient conduites par de respectables citoyens. Elle fit une enquête et apprit ainsi que les hommes se servaient des voitures d'enfants pour retrouver plus facilement leur home après avoir été au café boire leur stout ou leur ale.

On fit un nouveau règlement interdisant aux enfants de sortir, même en voiture.

Le retour du « Feldgrau ». — Il a paru à Berlin un livre intitulé : *La mobilisation de la femme allemande*. L'auteur y prévoit la manière dont les femmes allemandes devront recevoir le « feldgrau vainqueur » (feldgrau, c'est le soldat, à cause de la couleur de son uniforme).

Elles devront, d'abord, s'habiller simplement, comme autrefois la reine Louise. Mais partout elles mettront des fleurs, elles en mettront dans leur cheveux et dans la maison. « Les fleurs ont leur langage; ayez soin de les choisir symboliques. Des branches de chêne et de sapin dessineront des phrases de bienvenue : « Heureux retour au pays ! Honneur au brave guerrier ! Salut au fils, au frère, à l'époux tendrement aimé. » Le parquet sera jonché d'un tapis de feuillage; une petite illumination encadrera le portrait de l'empereur.

Dès l'entrée du vainqueur, on lui offrira un verre de vin rouge. (Pourquoi rouge ?) On lui adressera « une paire » de paroles bien senties et on lui préparera un bain. A table, son pain sera en forme de croix de guerre, comme sa serviette, et le coussin qu'on lui glissera sous les reins, dans son fauteuil, portera, brodé en vives nuances, le premier verset du *Deutschland über alles* !

Ah ! quels organisateurs que ces Allemands !

Quelque chose autour du cou...

A un five o'clock qui vient de lui être offert par les journalistes de Londres et qui avait réuni une assistance très élégante, le lord-maire a prononcé une allocution pleine d'humour, où il a rappelé qu'il avait diné avec le kaiser.

C'était, dit-il, en 1907, à Mansion House. A cette occasion, le kaiser me mit quelque chose autour du cou. Je voudrais bien pouvoir lui rendre sa gracieuseté aujourd'hui. Je demanderais à ces dames de serrer fortement... (On rit.) Le don que me fit le kaiser à cette occasion était l'ordre de la Couronne. Je trouvais, à ce moment, cette décoration charmante. Cependant, tout récemment, j'ai vu mon fox-terrier s'amuser avec les rubans. Quant à la décoration, je ne sais vraiment pas ce qu'elle est devenue !

Le lord-maire a été fort applaudi.

L'Elbe. — On signale — comme à Paris — des inondations en Thuringe et en Franconie. Les dépêches disent que « l'Elbe continue à monter ».

Malheureusement pour les Boches, l'Elbe n'est pas cotée à la Bourse de Berlin.

Sous les murs de Dantzig

Le père Knoepfler, cantonnier chef à Wissembourg, un vieux combattant d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, de Smolensk, de Bautzen et de Waterloo, racontait volontiers ses campagnes.

Le siège de Dantzig et le maréchal Lefebvre tenaient une place considérable dans ses reminiscences.

Ah ! cette façon de dire le *marshall* !

Le *marshall*, vous comprenez bien, c'était Lefebvre; les autres ne comprenaient pas, ou si peu qu'il les désignait habituellement par leur nom de famille tout court.

Le *marshall*, disait-il en un français très acceptable, avait alors plus de cinquante ans, ce qui ne l'empêchait pas d'être encore diablement vert. Il avait un drôle de caractère : il était en même temps fier et très bon garçon. Avec les soldats qu'il ne connaissait pas — je ne dis pas cela pour moi, car il me connaissait très bien — il était grossier comme du pain d'orge. Napoléon croyait que le *marshall* savait très bien l'allemand; alors, depuis 1806, il lui donnait toujours à commander en chef les Bavares, les Badois, les Wurtembergeois et autres *Schwowe*. Comme ces Allemands manœuvraient mal, je veux dire, en tout cas, beaucoup moins bien que nous, il se mettait dans des colères bleues et leur adressait toutes les injures possibles. Quand il avait fini de crier, il menaçait de faire fusiller des bataillons entiers. Dans les premiers temps, les autres avaient une frousse terrible, mais à la longue, voyant qu'il était incapable de faire du mal à un enfant, ils l'écoutaient sans broncher. Lorsqu'il leur avait envoyé à la tête un nombre suffisant d'injures alsaciennes, il leur donnait des conseils en bon allemand... de son cru. Et alors, tous ces *Schwowe* se tordaient de rire et oubliaient ses mauvais compliments. Ce qui leur plaisait, à ces Allemands, c'est que le *marshall* était toujours au milieu d'eux et toujours à l'endroit où ça chauffait le plus dur.

A la fin du mois d'avril 1807, je ne me rappelle pas exactement la date, mais je crois que c'était le 29, on racontait que la nuit suivante on donnerait l'assaut et cette nouvelle causait une certaine émotion. Le morceau était dur à avaler, car Dantzig était très fort; nous savions tous qu'il y aurait du monde par terre. Après tout, comme on ne meurt qu'une fois, le premier moment passé, je ne songeais plus à rien, quand un planton vint me chercher. C'était le *marshall* qui voulait me parler. Je vais au quartier général.

Présent, monsieur le *marshall*, pour vous servir, dis-je en faisant le salut militaire.

Ah ! c'est toi, Knoepfler. Veux-tu un verre de vin ?

C'est pas de refus, monsieur le *marshall*.

Bon, qu'il me répond. Hé ! Jean, apporte un verre de vin pour Knoepfler. C'est mon pays.

Nous trinquons ensemble et puis il me regarde bien en face et me dit :

Ecoute voir un peu, la nuit prochaine on va donner l'assaut....

Je le sais, monsieur le *marshall*.

Tais-toi, imbécile, qu'il me dit en patois. Ce sont les Badois qui viendront en tête. Le 44^e les poussera devant lui. Et toi, tu marcheras à côté de moi pour battre la charge, si, par hasard, leurs tapins ont la colique. As-tu compris ?

Oui, monsieur le *marshall*.

Si nous entrons dans la place, comme je l'espère, je te promets que tu auras la croix.

— Par exemple...
— Tais-toi, imbécile, et f...-moi le camp! qu'il me dit en patois.

Cette fois, il n'y avait rien à répondre. Le lendemain, à onze heures du soir, les colonnes étaient formées. Le *marshall*, en grand uniforme, avec toutes ses décorations et sans manteau, causait avec le colonel badois. Tout à coup, le maréchal des logis Ginter s'approche de lui et lui dit :

— Il est l'heure, monsieur le *marshall*.
— Bon, fait-il. Est-ce que le tambour Knoepfler est là?

— Présent, monsieur le *marshall*.
— Alors, en avant, messieurs. Toi Knoepfler, viens ici, là, à la botte, comme ça, et tu ne battras que lorsque je te le dirai. Tambours, la charge, et à la française, hein!

Et... *ranplanplan* ! et *ranplanplan*... nous voilà partis... Au commencement, tout allait pour le mieux. Les officiers badois criaient sans cesse : *Vorwärts! Vorwärts!* et leurs hommes avançaient toujours ; mais pour une raison que je ne m'expliquais pas sur le moment, leurs tapins ne battaient plus. Le *marshall*, qui voyait tout, me dit alors, en patois :

— Ecoute voir, Knoepfler, maintenant il est grandement temps que tu battes.

Moi, je ne me fais pas répéter cet ordre. J'étais bien content d'avoir une occupation ; comme cela, il ne me restait pas de temps pour penser à la mitraille que les Prussiens nous envoyaient par paquets. Je me mets donc à raboter à tour de bras. *Ranplanplan* et *ranplanplan*...

Nous avançons toujours. Déjà, nous pouvions compter les pièces qui nous tiraient dessus, lorsque le *marshall*, qui s'était arrêté pour souffler un peu, se met à jurer comme un enragé. Moi, je continue à marcher et à battre. Tout à coup, il crie :

— Halte! Knoepfler, halte!
— Oh!...

Nous étions là tout seuls, le *marshall* et moi...

Les Prussiens, n'entendant plus le tambour, cessent le feu. Alors le *marshall* tire de sa poche un grand mouchoir, essuie la sueur de sa figure et me dit en patois :

— Ecoute voir, Knoepfler, à nous deux, nous ne sommes pas assez forts... Demi-tour à gauche. Allons-nous-en.

Il avait raison. Mais le lendemain il en a dit aux officiers badois! Ah! il leur en a dit!

Seulement, moi, je n'ai pas eu la croix que le *marshall* m'avait promise. Ah! les sales *Schmowet*!

P. DE PARDIELLAN.

(Au pays d'Alsace.)

A LA CHAMBRE

La Chambre a été saisie, vendredi, d'un projet de résolution de M. Mourier, concernant la situation des hommes mis en sursis comme manœuvres et à titre de professions diverses. Cette proposition est ainsi conçue :

La Chambre invite le Gouvernement :

1° A remplacer, dans le plus bref délai possible, par des réservistes de l'armée territoriale, en utilisant d'abord les pères de famille les plus nombreuses et en commençant par les classes les plus anciennes, tous les hommes de l'armée active, de sa réserve ou de l'armée territoriale mis en sursis comme manœuvres dans les usines ou ateliers privés travaillant pour la défense nationale;

2° A examiner la situation militaire des 60.000 mobilisés au titre « professions diverses » et à leur appliquer la même mesure qu'aux hommes employés comme manœuvres.

Les correspondances doivent être adressées : « Ministère de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

LE MAROC ET LA GUERRE

Economiser des soldats afin de pouvoir envoyer à la métropole le maximum et le meilleur de ses forces et, par surcroît, « tenir » le Maroc, cela paraissait être, de la part du général Lyautey, une incroyable gageure.

L'histoire dira plus tard avec quelle lucidité, quelle compréhension aiguë des intérêts de l'heure, le général commandant en chef prit ses premières décisions et dicta ses premiers ordres. Aujourd'hui, notre gratitude retiendra seulement ceci : En pleine tourmente, le général Lyautey a réussi à maintenir dans l'obédience française cette terre d'Islam toute frémissante encore d'être courbée sous un joug si récent.

En vérité, c'est un tour de force. Constatons-le. Admirez-le. N'essayons pas de l'expliquer.

Je ne tenterai donc pas la tâche impossible de vous décrire comment nous avons « tenu » le Maroc. Simplement je voudrais vous rapporter ce qui m'a le plus frappé et ce qui, à mon sens, a été la cause efficiente de la tranquillité qui règne là-bas. Cette impression, qui vous saisit à l'entrée même du port de Casablanca, et qui ne vous quitte plus, quel que soit l'endroit où vous vous dirigez, c'est l'activité prodigieuse, effarante, inimaginable, qui construit des routes, jette le rail, creuse des ports, élève des hôpitaux, dresse des écoles. Ici, je ne résiste pas au plaisir de vous donner des chiffres.

Les routes d'abord.

Encore quelques jours et 450 kilomètres seront livrés à la circulation. L'effort est assez coquet. Il ne représente seulement que le quart d'un programme qui prévoit la construction de 2.000 kilomètres de routes. Déjà, de Mogador à Rabat, de Rabat à Fez, de Fez à Meknès, de Marrakech à Casablanca et à Mogador, les chantiers pullulent.

Sur la côte, l'activité n'est pas moindre. Les travaux du port de Casablanca se poursuivent régulièrement, malgré les difficultés de l'heure. Les impatients devraient bien songer au travail gigantesque que représente la construction de deux jetées colossales, l'une de 1.900 mètres de longueur, l'autre de 1.400, qui assureront un mouillage de 170 hectares de superficie, présentant des fonds de 4 à 20 mètres.

Mogador et Mazagan ont été dotés de bassins où les remorqueurs et les barcasses pourront pénétrer à toute heure. A Safi, un projet d'apportement, mieux placé et mieux armé que l'ancien wharf, est actuellement à l'étude. Des travaux facilitant l'accès du port de Rabat et permettant un aménagement rapide de Kenifra et de Feddalah sont également prévus.

Des routes, des ports, c'est très bien, me direz-vous. Mais le chemin de fer! Le chemin de fer qui est la grande artère nourricière des pays neufs, et qui seul peut assurer une mise en valeur rapide, quand le Maroc en posséderait-il? Pardon, mais il en possède déjà. Evidemment, ce n'est qu'une voie étroite, mais, telle quelle, elle est susceptible d'utilisation immédiate et d'un rendement intéressant.

Déjà le chemin de fer du Maroc oriental transporte voyageurs et marchandises d'Oudjda à Taza. Parfaitement, à Taza, et depuis le 14 juillet dernier. Dès maintenant, défilés que nous sommes des engagements avec l'Allemagne qui brisaient de ce côté toutes nos initiatives, un programme de chemin de fer à voie large est élaboré.

Partout, j'ai vu ouvrir des voies neuves, jalonné des boulevards, surgir des jardins publics et des pépinières d'essais. Bientôt les grandes villes de l'intérieur seront alimentées d'eau potable et dotées de l'éclairage électrique. Partout on crée, on élève, on bâtit. Ici, une gare; là, un hôpital; plus loin, une

école. Nous occupons des bras qui ne sont pas encore restés indifférents à la tentation du fusil. « Un chantier, mais c'est un bataillon économisé. » La formule est du général Lyautey. Il en a rarement trouvé de plus heureuse et qui soit plus absolument exacte.

Quant à la part qui revient à notre armée, dans les résultats que notre orgueil totalise dans ce dix-neuvième mois de guerre, elle reste éminente. Si le général Lyautey a pris sur lui d'envoyer en France les deux tiers de ses forces, c'est parce qu'il était certain qu'il pouvait demander à ceux qui restaient plus d'efforts, plus de vigueur, plus de fatigues. Confiance justifiée. Depuis l'ouverture des hostilités, chefs et soldats rivalisent d'ardeur et d'énergie. Sans se plaindre, ils supportent un fardeau dont le poids pèse d'autant plus lourd que les troupes s'usent et qu'à force d'être sur la brèche, elles finissent tout de même par être sur les dents. Obligé, l'été, à des marches pénibles sous un soleil de feu, l'hiver, exposé aux plus cruelles intempéries, le soldat qui se bat pour que notre drapeau continue à flotter librement dans le bled a droit à notre reconnaissance.

Croyez-moi, c'est aussi un poilu. René MOULIN.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La rentrée de la Douma.

La Douma russe, qui ne s'était pas réunie depuis l'automne dernier, a repris ses travaux depuis le 22 février. Le tsar s'est rendu, à cette occasion, pour la première fois, au palais de Tauride, où les députés l'ont acclamé. En ouvrant la séance, il a adressé aux membres de l'assemblée les paroles suivantes :

« J'ai eu la joie d'adresser, avec vous, à Dieu, des actions de grâce, pour la victoire glorieuse, que donna à notre chère Russie notre vaillante armée du Caucase. »

« Je suis heureux de me trouver parmi vous, au milieu de mon peuple, dont vous êtes ici les représentants. »

« J'invoque la bénédiction de Dieu sur vos travaux, surtout à une époque aussi pénible. »

« Je crois fermement que vous tous, et chacun de vous, introduirez dans votre travail, dont vous êtes responsables devant la patrie et devant moi, toute votre expérience, toute votre connaissance des conditions locales et tout votre amour chaleureux pour votre pays, vous laissant exclusivement guider dans vos travaux par cet amour qui vous aidera toujours et vous servira d'étoile conductrice dans l'accomplissement de votre devoir vis-à-vis de votre patrie et de moi. »

« De tout mon cœur, je souhaite à la Douma d'Empire des travaux féconds et un succès complet. »

Après le départ du tsar, les débats ont commencé.

Le président de l'assemblée, M. Rodzianko, a prononcé une allocution patriotique. Il a été très applaudi, ainsi que le premier ministre, le ministre de la guerre et le ministre de la marine. Dans l'exposé de la situation qu'il a fait ensuite, M. Sazonow, ministre des affaires étrangères, a déclaré que l'agression allemande, « ce crime de lèse-humanité », ne peut s'expliquer que par la complète défaite germanique.

M. Sazonow a rappelé aussi la promesse russe de restaurer l'intégrité polonaise. Il a, de plus, rendu hommage aux efforts de tous les alliés, aux services rendus par la France, « à son énergie et à son talent pour préparer la victoire ». Son discours a obtenu un très grand succès.

A cette séance et à la séance suivante, les représentants de tous les partis ont souligné la nécessité de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire finale.

Ajoutons que la Chambre des députés française, dans sa séance de jeudi, a voté à l'unanimité la résolution suivante, à l'adresse de la Douma :

« A l'occasion de la reprise des travaux de la Douma d'empire, inaugurée au milieu d'un si grand enthousiasme par la visite solennelle et

Chansons militaires.

CHASSE AÉRIENNE

(Air de chasse.)

Partez, beaux chevaliers des ailes,
Protecteurs de nos patelins!
Tintin, tintin, tintaine et tintin.
Si vos « manœuvres » semblent frères,
Vos cœurs sont forts, vos yeux malins,
Tintin, tintaine et tintin.

En route! La chasse est ouverte!
A votre oiseau rendez la main;
Tintin, tintin, tintaine et tintin.
En route! On a sonné l'alerte,
La barbarie est en chemin...
Tintin, tintaine et tintin.

Partez pour la rude besogne
Et faites votre essence au plein,
Tintin, tintin, tintaine et tintin.
Pour qu'on ait la frousse à Cologne
Et qu'on enrage dans Berlin!
Tintin, tintaine et tintin.

Alors, dans le ciel, la bataille
Gronde, rugit, flambe et soudain,
Tintin, tintin, tintaine et tintin.
Le Taube, criblé de mitraille,
S'écroule, râle... et c'est la fin!
Tintin, tintaine et tintin.

Mais pour cette lutte terrible
Vous avez de bons compagnons:
Tonton, tonton, tontaine et tonton.
Voici les maîtres de la cible,
Les pointeurs des auto-canon,
Tonton, tontaine et tonton.

A la course ils forcent la bête
Et, pan! du premier coup, ils l'ont!
Tonton, tonton, tontaine et tonton.
L' gros Zeppelin pique sa tête:
Trent' Boches de moins! Il y a du bon!
Tonton, tontaine et tonton.

Beau tableau d'un seul jour de chasse:
Huit pièces de gibier germain!
Tintin, tintin, tintaine et tintin.
C'est sale et ça tient trop de place...
On fera mieux encore demain!
Tintin, tintaine et tintin.

LOUIS ALBIN.

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Charade.

Mon premier sert aux repas.
Mon deux est un élément.
Mon trois est un prénom.
Mon tout est un grand homme.

Croix.

Former, à l'aide des lettres suivantes, une croix comprenant : un Boche et un sentiment qu'il doit avoir :

D. E. E. E. I. I. L. N. P. P. T. Z.

Carré syllabique.

Barrière. Tiré à soi. Chef.

SOLUTIONS DU N° 178

Triangle.	Devinette.
B A N C	
A N E	Noël.
N E	Léon.
C	

Contes du "BULLETIN"

Un Passant

En ce temps-là, l'Opéra s'appelait Théâtre des Arts; et M^{lle} Gossé était une toute petite danseuse.

Un soir, qui était le 12 du mois de vendémiaire, M^{lle} Gossé, s'étant rhabillée bien vite après un ballet de *Diane* où elle figurait une nymphe, se dirigea à pas rapides vers le minuscule logement qu'elle occupait rue Saint-Honoré, car elle n'avait ni hôtel ni carrosse, étant plus vertueuse que jolie.

Tandis qu'elle suivait les ruelles qui franchissaient la Butte-des-Moulins, il lui parut que ce soir-là n'était pas comme les autres soirs, qu'il y avait des bruits singuliers dans l'air, qu'elle entendait comme des mouvements d'hommes en marche, que des ombres hâtives passaient auprès d'elle. Elle eut peur. Elle se mit à courir, en se bouchant les oreilles.

Soudain, sa terreur redoubla. Un pas courrait dans son pas. Derrière elle, une respiration haletait. Elle fit encore quelques pas, mais la force lui manqua, elle se sentit défaillir, elle s'abandonna, elle tomba... Elle croyait tomber lourdement sur le sol.

Elle se sentit retenue par deux bras vigoureux, tandis qu'une voix murmurait à son oreille :

— N'ayez pas peur, mademoiselle, moi aussi je me sauve.

Elle respira. Elle ouvrit les yeux et vit dans une éclaircie de la lune un jeune homme, aux longs cheveux, qui portait une veste courte et de larges culottes serrées dans des guêtres de cuir.

Il prit la main de M^{lle} Gossé, l'appuya sur son bras et se remit en marche.

— Ainsi, dit-il tout bas, personne ne s'attaquera à vous, parce que vous êtes avec moi, et on me laissera parce que je suis avec ma femme...

Ils marchèrent encore quelques minutes, puis mademoiselle Gossé se trouva à sa porte. Elle s'arrêta, le jeune homme fit comme elle. Elle entra; sans lui demander nulle permission, le jeune homme entra derrière elle, et la suivit jusque dans sa chambre, où, conte la chronique, aucun homme n'avait encore pénétré. Mademoiselle Gossé n'eût pu dire pourquoi elle ne protestait pas. Mais elle eût été incapable d'articuler une parole.

Le jeune homme battit le briquet, trouva une chandelle, l'alluma, ferma hermétiquement un rideau qui tombait devant la fenêtre mansardée et commença de se débarrasser de choses qui semblaient le gêner. Il ôta une ceinture cachée sous sa veste, à laquelle étaient attachés deux lourds pistolets et un large poignard. De ses poches, il sortit encore deux autres pistolets; il vérifia soigneusement les amorces, posa ses armes sur une chaise, avisa un tapis devant le lit, en fit un rouleau et s'étendit sur le sol, la tête appuyée sur cette espèce d'oreiller... Puis, voyant que mademoiselle Gossé ne bougeait pas :

— Allons, fit-il, ne vous occupez pas de moi. Couchez-vous.

Elle murmura :

— Vous allez passer la nuit ici?

— Il le faut bien, répliqua-t-il. Mais ne craignez rien, je vous débarrasserai de moi au point du jour et nul ne saura jamais que je suis entré chez vous, sauf moi qui vous en garderai reconnaissance aussi longtemps que je vivrai... ce qui ne sera peut-être pas bien long, ajouta-t-il en riant.

Mademoiselle Gossé eut un nouveau frisson. Puis, pour rendre la politesse, pour dire quelque chose :

— Vous allez être bien mal, murmura-t-elle.

— A la guerre comme à la guerre. Nous

sommes en guerre, mademoiselle, ne le savez-vous pas ?

Et il ferma les yeux. Elle le regarda. Ses longs cheveux blonds faisaient comme une auréole d'or à son front hâlé par le grand air, ridé par les fatigues, et son souffle était régulier et doux comme un souffle d'enfant...

Mademoiselle Gossé était vertueuse et peu jolie, mais bonne... Le jeune homme dormi dans un bon lit. Toutefois, il dormit moins qu'il n'avait cru...

Soudain, comme le petit jour perceait le rideau, une cloche sonna tout près, à l'église Saint-Roch, puis, aussitôt, de toutes parts, toutes les cloches de Paris lui répondirent, lançant sur la ville encore endormie les tintements pressés, haletants, angoissants du tocsin. Le jeune homme bondit hors du lit, se jeta sur ses armes. Mademoiselle Gossé fut debout en même temps que lui, et lui mettant les bras autour du cou :

— Reste, fit-elle.
— Crois-tu que je sois venu pour cela du fond de la Bretagne ? Merci et adieu.

Elle voulut se mettre devant la porte. Il l'écarta sans effort et passa :

— Si je ne suis pas mort, ce soir je reviendrai, dit-il.

Et il disparut. Au même instant des coups de feu éclatèrent dans la rue, à droite, à gauche, partout.

Elle voulait le revoir, elle se mit à sa fenêtre, et, à demi couchée sur le toit, regarda...

Un moment la bataille sembla s'éloigner, la rue redevenait calme, des gens sortirent curieusement des boutiques. Mais, tout à coup, ils s'enfuirent à nouveau devant une foule en armes qui se ruait comme une trombe devant les Tuileries où était l'Assemblée...

Et au milieu de cette foule, elle le vit, la tête nue, noir de poudre, brandissant au bout d'un bâton une loque blanche... Cela dura un instant, puis au loin une fusillade éclata, et la trombe reflua en arrière, dans un sauve-qui-peut qui ne s'arrêta qu'aux marches de l'église Saint-Roch. Les portes étaient closes. Les fuyards acculés firent front à l'attaque. Il était au premier rang.

Un silence. Puis, du côté des Tuileries, un roulement de ferraille. M^{lle} Gossé voit des artilleurs qui mettent en batterie deux canons. Derrière eux, sur un cheval maigre, un jeune homme au teint jaune, aux épaules droites, aux longs cheveux noirs les commande. Il jette un ordre. Les canons tonnent, les marches de Saint-Roch disparaissent dans la fumée. M^{lle} Gossé pousse un cri, ferme les yeux, et, quand elle les rouvre, elle ne voit plus sur les marches que des cadavres, dont l'un avec de longs cheveux blonds...

Paul DOLLFUS.

(Reines de Théâtre.)

EN ZIG-ZAG

Les Bruxellois ne furent pas peu étonnés, au début de l'occupation, de voir les farouches guerriers teutons encombrer les pâtisseries et les charcuteries. Maintenant, quand on en voit quelques-uns occupés à manger du saucisson ou autres délicatesses, appuyés au comptoir devant une plantureuse charcuterie, on n'évoque point la *Wacht am Rhein* (la garde du Rhin), non, les gamins se mettent à crier : *Wacht am Schwein* (la garde au cochon), ce qui est plus adéquat à la situation.

Rien n'est plus amusant que le contraste entre un Français et un Anglais disant le même juron : le Français le détache cavalièrement et comme à la volée ; l'Anglais l'entonne avec une résolution froide, et comme s'il le prononçait en même temps pour toute l'Angleterre et pour toute sa vie.

LES TITRES DE GLOIRE de l'armée française

42^e régiment d'infanterie. — Régiment de Limousin de 1635 à 1791. Au siège de Gironne, sous la conduite du général Souham, chassa à la baïonnette 8.000 fantassins espagnols.
Au drapeau : Hohenlinden 1800. — Gironne 1809. — Tarragone 1811. — Sébastopol 1854-55.

43^e régiment d'infanterie. — A l'origine, en 1633 et jusqu'en 1791, porta le nom de Régiment de Royal Vaisseaux. Dans la 1^{re} brigade, en avant et à gauche de Marengo, il prit une part glorieuse à cette victoire.
Au drapeau : Marengo 1800. — Iéna 1806. — Zaaticha 1849. — Sébastopol 1855.

44^e régiment d'infanterie. — Ancien Régiment d'Orléans (1632-1791). Au siège de Saragosse, en 1809, il prit une part brillante à l'assaut livré contre la forteresse.
Au drapeau : Marengo 1800. — Eylau 1807. — Saragosse 1809. — Solferino 1859.

45^e régiment d'infanterie. — De 1643 à 1791, il porta le nom de Régiment de la Couronne. Il enleva le village de Magenta à la baïonnette, fit 1.400 prisonniers et, de l'aveu du maréchal de Mac-Mahon, valut à celui-ci le titre de duc de Magenta.
Au drapeau : Lodi 1796. — Austerlitz 1805. — Friedland 1807. — Magenta 1859.

46^e régiment d'infanterie. — Ancien Régiment de Bretagne (1644-1791). Il prit une part glorieuse à la bataille de Zurich, en 1799, et poursuivit pendant deux jours l'ennemi en retraite.
Au drapeau : Zurich 1799. — Austerlitz 1805. — La Moskova 1812. — Sébastopol 1854-55.

47^e régiment d'infanterie. — De 1644 à 1791, il porta le nom de Régiment de Lorraine. Il prit une part glorieuse, en 1837, à la prise de Constantinople.
Au drapeau : Fleurus 1794. — La Corogne 1800. — Constantinople 1837. — Sébastopol 1855.

48^e régiment d'infanterie. — Ancien Régiment d'Alsace (1640-1791). Il faisait partie d'un des célèbres carrés de la bataille d'Isly et fut cité à l'ordre du jour pour sa résistance suivie d'une superbe offensive.
Au drapeau : Hohenlinden 1800. — Austerlitz 1805. — Auerstedt 1806. — Isly 1844.

49^e régiment d'infanterie. — Il a porté successivement le nom de Régiment de Gassion (1683-1763), de Berry (1763-1788), de Vintimille (1788-1791). Il s'illustra à Jemmapes, en repoussant toutes les attaques autrichiennes et en s'emparant d'une redoute.
Au drapeau : Jemmapes 1792. — Alger 1830. — Sébastopol 1855. — Solferino 1859.

6^e régiment de dragons. — A l'origine, en 1673, portait le nom de Régiment de la Reine-Dragons. Est resté célèbre par la belle charge qu'il exécuta à Mormant contre un carré russe qu'il écrasa et fit prisonnier avec son artillerie.
A l'étendard : Marengo 1800. — Austerlitz 1805. — Friedland 1807. — Kanguil 1855.

3^e régiment de hussards. — A l'origine Régiment des hussards d'Esterhazy (1761-1791). S'est illustré à Iéna où il dégagea, par une magnifique charge, le 10^e chasseurs et sabra avec énergie les batteries prussiennes.
A l'étendard : Iéna 1806. — Eylau 1807. — Friedland 1807. — Montereau 1814.

3^e régiment d'artillerie. — A l'origine portait le nom de bataillon de Royal-Artillerie, puis, de 1765 à 1791, celui de Régiment de Bosançon. Se distingua au siège de Saragosse, où toute une partie de ses soldats reçut la croix.
A l'étendard : Austerlitz 1805. — Saragosse 1809. — Sébastopol 1854-55. — Solferino 1859.

BLOC-NOTES

— M. Painlevé, ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des inventions intéressant la Défense nationale, est revenu mercredi soir de Londres, où il s'était rendu, au début de la semaine, pour activer la coopération entre alliés en ce qui concerne les inventions de guerre.

— M. de Freycinet, ministre d'Etat, souffrant d'une très forte grippe, n'a pas assisté, jeudi matin, au conseil des ministres.

— M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'intendance, a visité un certain nombre d'ateliers organisés par les municipalités de la banlieue pour l'exécution des fournitures militaires.

— Sur l'intervention du roi Alphonse XIII le gouvernement allemand a mis en liberté M. Léon Théodor, bâtonnier de l'ordre des avocats de Bruxelles. M. Théodor devra résider en Suisse.

— Le général anglais sir Douglas Haig est nommé grand-croix de la Légion d'honneur.

— Le vaillant colonel Ongrinoivitch Yosan, une des gloires de l'armée serbe, vient de mourir à l'hôpital militaire de Marseille, des suites d'une maladie contractée pendant la campagne.

— M. Paul Bignon, député de la Seine-Inférieure, qui a été chargé par le gouvernement français d'étudier, d'accord avec les autorités anglaises, la question des freins, est arrivé à Londres.

— L'encaisse-or de la Banque de France atteint 5 milliards 36 millions.

— Un tunnel s'est effondré sur la ligne de Grenoble à Veynes. Un train est venu heurter l'amas de terres ébouilées et a déraillé. Douze voyageurs ont été blessés dont six grièvement.

— Au cours d'une réunion tenue sous la présidence de M. Denys-Cochin, ministre d'Etat, les industriels lyonnais ont arrêté la création d'une grande manufacture de matières colorantes.

— Le cardinal Mercier est parti pour Florence. Il a été l'objet à la gare d'une imposante manifestation de sympathie.

— La foire d'échantillons de Lyon s'annonce comme un grand succès. Faute de place, le comité a dû refuser environ 300 demandes d'adhésions.

— La fête organisée au Trocadéro en l'honneur du dessinateur hollandais Raemaekers, a eu lieu jeudi. Elle a obtenu le plus vif succès.

— Le procès des colonels suisses est renvoyé au lundi 28 février, à cause de la maladie du défenseur du colonel de Wattenwyl.

— Un des avions qui accompagnaient le zeppelin abattu ces jours derniers a lancé une bombe sur la maison (transformée en ambulance militaire) de M^{me} Maginot, mère du vaillant député de la Meuse. Trois blessés ont été atteints par des éclats de projectiles.

— Le gouvernement de l'Uruguay envoie, en France, pour suivre les opérations militaires, une mission composée du major Vieira, frère du président de la République, du lieutenant-colonel Mendivil et du major Vina.

— Le gouvernement russe vient de terminer avec succès les négociations entreprises auprès du Japon pour le rachat de quatre cuirassés pris à la flotte russe pendant la guerre russo-japonaise.

— Le vapeur anglais *Tennyson* est entré dans le port de Maranhao (Brésil) avec de graves avaries causées par une explosion attribuée, par les uns à une machine infernale, par les autres à un projectile lancé par un navire allemand.

— Un général bulgare prisonnier de guerre est arrivé à Marseille par un des derniers courriers de Salonique. Il a été dirigé sur la forteresse de Sisteron.

— Le papier étant devenu rare en Hongrie, on a fondé à Budapest un bureau central d'achat et de distribution qui répartira le papier aux journaux, dont le format sera réduit.

— Une délégation composée d'environ 200 Arméniens s'est rendue à la préfecture de Marseille pour y déposer une adresse de félicitations à l'occasion de la prise d'Erzeroum par les Russes.

LES USINES DE GUERRE

LE PÉTROLE combustible de guerre

Jusqu'à ces dernières années, la marine de guerre comme celle de commerce utilisait de préférence pour ses chaudières le charbon du Pays de Galles (Cardiff).

Cet excellent combustible donne beaucoup de chaleur et relativement peu de fumée.

L'accroissement constant du tonnage des navires, les grandes vitesses que l'on exige de plus en plus des paquebots et des bâtiments de guerre, ont amené les ingénieurs de constructions navales à augmenter considérablement la puissance des appareils moteurs, ce qui a entraîné une augmentation encore plus forte de la consommation de charbon.

C'est ainsi que le paquebot anglais *Mauritania* jaugeant 30.000 tonnes file 25 nœuds à l'heure (près de 50 kilomètres). Ses quatre chaudières, de quarante-huit foyers chacune, lui donnent une puissance totale de 68.000 chevaux-vapeur. La consommation de charbon pour aller par exemple de Liverpool à New-York en cinq jours atteint 5.500 tonnes par voyage.

Un personnel de 312 mécaniciens, chauffeurs et soutiers y est astreint à un dur service. Sur les navires de guerre, ce travail est plus pénible encore.

Les chaudières du croiseur cuirassé allemand *Von-der-Tann* développent 71.500 chevaux et celles du croiseur de bataille anglais *Tiger*, 75.000 chevaux.

Aussi, en face du grave problème soulevé par l'approvisionnement en combustible de pareils colosses, a-t-on cherché à simplifier sa solution en substituant au charbon un liquide pétrolier dit « mazout », constitué par les huiles lourdes du pétrole.

Ce liquide épais, un peu plus léger que l'eau, est très difficilement inflammable, mais donne en brûlant beaucoup de chaleur, ou — comme disent les techniciens — beaucoup de calories.

Les torpilleurs et les destroyers ont été les premiers bâtiments chauffés uniquement au moyen du pétrole.

Sur les croiseurs et les cuirassés on appliqua d'abord le chauffage mixte : charbon et mazout combinés, pour en arriver par la suite à la chauffe au pétrole seul, comme c'est le cas sur le *Queen-Elizabeth* de la marine britannique.

Ce cuirassé de 27.500 tonnes a une force motrice de 58.000 chevaux-vapeur actionnant 4 turbines, qui lui impriment une vitesse de 25 nœuds à l'heure. Il embarque pour sa consommation 4.000 tonnes de pétrole (mazout) dans ses soutes.

L'emploi du mazout a entraîné de multiples avantages, mais a nécessité par contre la transformation des appareils de chauffe.

La quantité de chaleur fournie par ce combustible dépasse de un cinquième celle produite par le meilleur charbon (10.500 calories par kilogr. de mazout, au lieu de 8.000 par kilogr. de charbon Cardiff).

Le pétrole étant liquide, économise de la place, car il ne laisse aucun vide dans les soutes où il est emmagasiné. C'est ainsi que 3.000 tonnes de mazout ne tiennent pas plus de place que 2.500 tonnes de houille. Le mazout peut se loger aisément dans des emplacements inutilisables pour le charbon, tels que ceux compris par exemple entre les doubles-fonds des coques.

Une tuyauterie et des jeux de pompes appropriés suffisent pour « alimenter » sans

fatigue les chaudières ; d'où nouvelle économie de place et de personnel, par suite de la suppression des soutiers et chauffeurs.

Les « brûleurs » injectent le pétrole sous pression en fines gouttelettes, qui brûlent instantanément, donnant ainsi en quelques minutes leur maximum de pouvoir calorifique.

Ce dispositif permet aux navires d'être mis rapidement sous pression, sans grande dépense de combustible et sans perte de temps, comme l'exige l'emploi du charbon.

Le débit des brûleurs varie de 115 à 230 kilogrammes par appareil et par heure (jusqu'à 450 kilogr. en tirage forcé).

La température des chambres de chauffe est plus supportable et le personnel, quoique réduit, n'est jamais soumis au surmenage intensif qu'impose la « chauffe » au charbon.

Un des avantages de la chauffe au pétrole réside également dans l'absence du gros panache de fumée occasionné par la houille, qui décèle ainsi au loin la présence des bâtiments de guerre et notamment des escadres.

Enfin l'opération de ravitaillement du navire en combustible se trouve considérablement simplifiée avec l'emploi du mazout.

A quai, dans un port, comme en haute mer, elle s'effectue au moyen de tuyaux appropriés (convenablement soutenus par des câbles) qui puisent le combustible liquide dans les citernes et l'introduisent dans les réservoirs du navire.

Cette opération ne demande que quelques heures et peut s'effectuer aussi facilement la nuit que le jour, à raison de 1.000 mètres cubes environ à l'heure.

Il y a lieu de remarquer que dans les appareils-moteurs envisagés précédemment, nous n'avons examiné que l'emploi du pétrole lourd. Il existe, comme l'on sait, d'autres produits dérivés du pétrole, d'une densité plus légère et d'une volatilité plus grande, que l'on désigne couramment dans l'industrie sous le nom d'huiles légères et d'essences. Ces dernières sont celles utilisées dans les véhicules automobiles et en général dans la plupart des moteurs dits à explosions.

Quant aux moteurs de sous-marins, ils utilisent comme combustible des huiles légères, en particulier dans les moteurs genre « Diesel ».

Nous examinerons dans un article spécial, la production et les applications de ces produits (huiles légères et essences) extraits des pétroles naturels.

LES NOUVEAUX ZEPPELINS

Au moment où nos canonnières viennent de réussir à abattre un zeppelin et de nous prouver que nous pouvons être efficacement protégés contre les attaques aériennes, on peut accueillir sans inquiétude les nouvelles que les journaux suisses, et notamment le *Bund* de Berne, nous apportent au sujet de l'activité exceptionnelle qui règne dans les ateliers de Friedrichshafen.

D'après le *Bund* : La forme et la dimension des zeppelins ont subi de notables changements ; les nouveaux dirigeables sont beaucoup plus longs et plus agiles ; ils ressemblent davantage à des poissons. Les deux nacelles sont suspendues plus bas et ne paraissent plus reliées par une passerelle ; peut-être y a-t-il à l'intérieur du ballon un corridor de communication entre elles.

Les nacelles sont cuirassées ; chacune, dit-on, porte au moins six mitrailleuses, un ou deux petits canons et un appareil spécial pour le jet de torpilles aériennes. On ne voit plus de plate-

forme aérienne pour les mitrailleuses comme dans les premiers croiseurs. La pointe des nouveaux dirigeables a un éclat métallique jusqu'à environ un cinquième de la longueur totale. Le comte Zeppelin s'est rendu acquiescent au procédé Schoop pour la métallisation, et l'emploi vraisemblablement pour une partie de l'enveloppe. Les gouvernails sont plus petits et plus simples ; les moteurs ont été renforcés.

Les manœuvres de ces dirigeables sur le lac sont des plus intéressantes : les zeppelins ont acquis des qualités de rapidité et de maniabilité. On assiste à des essais de ces dirigeables de s'envelopper de nuages artificiels ; à l'improviste, des vapeurs fumeuses sont dégagées sur une certaine étendue autour du croiseur, et, pour peu que le temps soit un peu couvert, le zeppelin disparaît à la vue, d'une manière presque mystérieuse. La nuit, les zeppelins manœuvrent sur le lac et font emploi de projecteurs et de bombes lumineuses. Le dirigeable que le correspondant a observé portait la marque L.-Z. 95.

LA MISE EN MARCHÉ AUTOMATIQUE

des autos-mitrailleuses et des autos-canon

Chacun sait que, dans une automobile ordinaire, lorsque le moteur s'arrête, il faut le remettre en marche à la main au moyen de la manivelle de démarrage.

On voit immédiatement les inconvénients de cette façon de procéder, lorsqu'on a affaire à un auto-canon ou à une auto-mitrailleuse : l'un des servants doit descendre pour remettre en marche son moteur, soit qu'une panne l'ait arrêté, soit qu'il y ait lieu de faire reculer la voiture après l'exécution du tir.

Pour que le tir des mitrailleuses et des canons montés sur automobiles s'effectue avec précision, il faut arrêter le moteur afin d'éviter les trépidations. Aussi, pour supprimer cette manœuvre dangereuse de la mise en marche à la main, on a cherché à remettre automatiquement le moteur en action au moyen d'un dispositif placé à l'intérieur de la voiture elle-même. De cette façon, le conducteur n'a plus à descendre et ne risque plus sa vie en sortant de l'abri blindé, qui protège l'arme et ses servants.

Plusieurs systèmes ont été imaginés pour arriver à ce résultat :

Les uns utilisent une mise en marche électrique. Celle-ci est malheureusement facilement déréglable et exige le concours d'un moteur auxiliaire, d'une dynamo, d'accumulateurs, le tout d'un poids élevé et d'un entretien délicat.

D'autres inventeurs ont remplacé la force électrique par l'air comprimé en employant également un moteur auxiliaire. Là encore, on se heurte au poids et à des causes de pannes provenant du moteur auxiliaire.

Il y a lieu de remarquer que l'emploi d'un moteur auxiliaire reste toujours précaire, celui-ci développant une puissance trop faible par rapport au moteur à lancer, lorsque ce dernier est froid.

Un ingénieur français, M. Letombe, eut l'idée d'utiliser directement l'air comprimé, produit par le moteur lui-même, pour son propre démarrage.

Pour réaliser les conditions d'un tel démarrage, il a imaginé un distributeur minuscule, à débrayage automatique, qui fait fonctionner le moteur à l'air comprimé, jusqu'au moment où les explosions se produisent normalement dans le cylindre, par combustion du mélange détonant d'essence et d'air.

L'adjonction de ce dispositif ne gêne en rien le fonctionnement habituel du moteur de la voiture, puisque, dès qu'une explosion normale s'y produit, le système additionnel se met de lui-même « hors circuit ».

Un petit compresseur, commandé par le moteur lui-même, maintient toujours la pression du réservoir (constitué généralement par une bouteille genre Michelin) à 15 kilogrammes environ, ce qui est amplement suffisant pour faire démarrer le moteur avec toute sa puissance.

Ce dispositif est peu encombrant et s'adapte à tous les véhicules; l'ensemble, y compris le compresseur et la bouteille, n'atteint pas 20 kilogrammes.

Tel est le système ingénieux en application sur nos automobiles de guerre. L'aviation pourrait utiliser également ce dispositif pour le démarrage des puissants moteurs, dont sont munis nos avions de chasse et de bombardement.

L'USINE IMPROVISÉE

Les habitants de B... avaient appris avec surprise la prochaine construction d'une poudrerie dans un faubourg. Leur étonnement devint de la stupeur quand ils surent que cette poudrerie couvrirait 200.000 mètres carrés. Ils se refusèrent à croire que 4.000 ouvriers participeraient simultanément aux travaux. Enfin ils éclatèrent de rire le jour où le journal local imprima que tout serait terminé pour le mois d'avril. On était à la mi-novembre et rien n'était encore commencé. Seuls quelques jalons marquaient dans les prairies l'emplacement de la future usine. Le délai était court et les pluies abondantes de chaque hiver ne pouvaient manquer d'entraver les travaux. Oui, vraiment, cette gageure était irréalisable.

Ainsi parlaient les indulgents. Ceux qui ne l'étaient point insistaient sur la réputation passée de l'architecte : l'Etat, qui devait tout faire par lui-même. On disait : « La guerre sera finie depuis longtemps quand cette usine sera prête. »

Les ingénieurs arrivèrent un soir. Le lendemain matin tous les camionneurs de la ville se virent réquisitionnés pour transporter de la gare au terrain de la future poudrerie le contenu de plusieurs wagons de pelles, de brouettes et de pioches. Comme il leur était enjoint de ne prendre aucun délai, les camionneurs maugrérent. « A quoi bon, disaient-ils, tant se presser, puisqu'il n'y a encore aucun ouvrier. »

Ceci cessa d'être vrai d'après-midi, où 300 commencent à travailler en descendant du train. Ils furent 500 le lendemain, plus de 2.000 à la fin de la première semaine.

Ces ouvriers étaient des auxiliaires demandés aux dépôts des environs. Main d'œuvre médiocre et inexpérimentée. La plupart n'avait jamais touché un outil de terrassier de leur vie. Il y avait parmi eux des coiffeurs et des commis en nouveauté. Tous présentaient quelque grave tare physique, garantie par les conseils de réforme devant qui ils avaient passés. Les dépôts n'avaient pu envoyer que ce qu'ils avaient, n'est-ce pas ?

Pour tirer parti de ce troupeau amorphe, quotidiennement accru, les ingénieurs avaient tout à créer : les cadres, le contrôle, jusqu'aux instructeurs. Leur tâche paraissait insurmontable. Ils triomphèrent de toutes les difficultés. Quelques comptables trouvés dans la masse garnirent leurs bureaux, installés provisoirement dans une cabane de planches. Une rapide inspection des arrivants, trois questions posées à chaque homme, et ces manières d'hommes distinguèrent dans les rangs ceux dont ils pouvaient faire des chefs d'équipe. Promus sur l'heure, ces marqueurs, ces pointeurs et ces dizainiers prenaient immédiatement leurs fonctions.

Les arrivés de la veille mettaient les arrivés du jour au courant; deux heures après, les nouveaux venus étaient, eux aussi, en plein travail.

Un mois acheva les terrassements à faire, qui étaient considérables. La cinquième semaine vit mettre en place les dernières clôtures. La sixième, 4 kilomètres de voie normale reliaient les chantiers à la grande ligne et 3 kilomètres de Decauville assuraient la liaison avec les carrières du voisinage.

Le quarante et unième jour, une locomotive put amener jusqu'à l'usine, même, 34 wagons de poutres et de charpentes numérotées. Encore n'était-ce qu'un début.

For ou bois, chaque pièce arrivait prête à

être mise immédiatement à sa place définitive. Les fermes s'élevèrent. Sur leurs carcasses à jour, on vit des toits se poser. Quand il ne manquait plus que les murs, des ouvriers les construisaient en dernier lieu.

La poudrerie était devenue le grand but de promenade des habitants de la ville. Ils y venaient en famille, par les beaux après-midi de dimanche, voir de combien les travaux avaient avancé depuis leur précédente visite. Les soldats les imitaient.

D'une semaine à l'autre, l'émerveillement augmentait. Un nouveau corps de bâtiment avait surgi du sol; ou bien un hangar, isolé huit jours plus tôt, avait pris figure de mère Gigogne au milieu d'une douzaine d'autres.

On eût cru que d'habiles machinistes de théâtres avaient confié leur secret aux metteurs en œuvre de ces prodiges, car un décor de féerie n'est pas planté plus vite.

Aujourd'hui, l'immense poudrerie est presque achevée. On commencera dans quinze jours le montage des premières machines et, dès la fin de mars — en avance sur la date qui nous faisait tant sourire — la production pourra commencer.

Tout ceci évoque les pays d'Amérique, et ceux où la vie est la plus fiévreuse, les Etats-Unis de l'Ouest. Cependant, c'est dans une ville de France que cette improvisation merveilleuse a été réalisée, l'y insiste, par des ingénieurs de l'Etat français.

Nous ne sommes pas incorrigibles...

LA QUESTION DES TRANSPORTS

Pour remédier à la crise des transports.

A mesure que la fabrication des munitions se développe, le problème des transports devient plus important et aussi plus difficile à résoudre. Il faut, à tout prix, activer le déchargement des matières premières dans les ports et leur acheminement vers les usines qui ont des besoins croissants, mais il faut aussi multiplier les moyens de transports entre les fabriques et la zone des armées. On n'a pas trop de wagons pour suffire à de si nombreux besoins.

En vue de remédier à la crise du matériel roulant, le ministre de la guerre vient de prescrire aux établissements de la guerre que, pour les expéditions faites par wagons complets, les envois ne soient jamais inférieurs aux deux tiers de la capacité du wagon en poids ou en volume, et que les wagons soient chargés, toutes les fois qu'il est possible, à la capacité maximum.

Il est indispensable, dans l'intérêt général, et pour obvier à la pénurie du matériel roulant, que le commerce, de son côté, s'efforce, dans le cas de chargements par wagons complets, d'utiliser le plus possible la capacité maximum du wagon en poids et en volume.

L'intervention du ministre de la guerre avait été rendue nécessaire par des errements qui ont permis que des wagons plombés circulent à travers la France pendant plusieurs jours portant quelques colis seulement. Un journal avait signalé notamment ce fait : une caisse, livrée par une maison de la rue des Boulets, à Paris, aux autorités militaires était expédiée par celles-ci à Tarbes. Cette caisse contenait exactement 66 kilogr. de bismuth et pendant son long voyage elle occupa, à elle seule, un wagon plombé et... le convoyeur militaire chargé de l'accompagner.

D'autre part, un arrêté du ministre de la guerre dispose que les commissions de réseau sont autorisées à ouvrir les gares le dimanche au service complet de la petite vitesse pour toutes les marchandises.

L'encombrement des ports.

Le comité central des armateurs de France, dans sa réunion mensuelle, s'est longuement entretenu des mesures urgentes d'amélioration qui s'imposent dans les ports maritimes, en vue de diminuer l'encombrement qui, en immobilisant les navires, exerce sur les prix de transport et sur la cherté de la vie une fâcheuse influence.

En dehors des dispositions à prendre pour remédier à la pénurie de la main-d'œuvre et à celle des wagons, il est indispensable d'effectuer à bref délai des installations de fortune permettant à de plus nombreux navires de procéder à leurs opérations de déchargement. Des

mesures de ce genre ont été prises à Bordeaux et à Rouen, dont on va pouvoir s'inspirer utilement. Le comité a décidé d'insister à nouveau auprès des pouvoirs publics pour la solution de cette question.

Des Ouvrières partent « pour la guerre »

Elles vont dans les usines de l'Est fabriquer des munitions.

21 heures. — Sous le grand hall du départ de la gare de Lyon, un groupe de femmes entourant un secrétaire d'état-major. Près d'elles, en tas, leurs bagages, leurs maigres bagages : un modeste panier ; un carton dans lequel, avant la guerre, un grand magasin a bien pu livrer un jour, il y a longtemps, un manteau aujourd'hui élimé ; un paquet entouré de papier fort, sous une ficelle trop mince ; une valise, une belle valise de cuir qui, jadis, fit d'autres voyages, vers la montagne ou la mer. Celle qui la garde à ses pieds est bien triste sous ses habits de deuil. Et comme elle paraît grande cette valise et semble devoir être portée par des bras plus robustes. C'est qu'elle servirait pour deux, au temps des vacances heureuses, avec le bon compagnon qui la guerre...

Maintenant, la veuve est seule avec sa misère pour la traîner, lourde de souvenirs et de regrets plus encore que de son contenu. La douleur muette de cette femme fait que détonne un peu la gaieté nerveuse de quelques autres.

Mais le silence se fait tout à coup, sur un signe du secrétaire d'état-major, tandis qu'un de ses camarades confie les bagages à un employé du chemin de fer.

— M^{me} X..., M^{me} Y..., M^{me} Z..., appelle le soldat, d'après une liste que les grosses lampes à arc éclairent à peine, tant les nécessités de la guerre ont réduit la puissance.

Pour deux noms, personne n'a répondu. Tant pis, l'heure approche, il faut se diriger vers le train.

Je suis le groupe qui s'anime, gagné par la fièvre du départ, que les voyageurs connaissent bien.

Une question m'échappe : « Où vont donc ces femmes ? »

— A la guerre ! répond une petite blondinette rieuse, comme pour narguer tous les hommes qui n'y sont pas.

Renseignements pris, ces femmes vont, en effet, travailler pour la guerre, là-bas, dans l'Est, tout près du front, dans l'une de ces usines que Belfort protège des convoitises impérialistes ou de la destruction militariste.

Le départ

Le service ouvrier du sous-secrétariat d'Etat des munitions a fait les choses aussi bien que le lui permettent ses moyens. Trois compartiments sont réservés, dans un moderne wagon de troisième, à ces courageuses citoyennes. Elles s'y installent bruyamment.

— Vous allez voyager gaiement, dit l'un des secrétaires, pour encourager celles — deux ou trois — aux yeux desquelles perlent quelques larmes.

— Oui ! mais quand nous serons là-bas !... répond l'une des voyageuses en tirant de son sac une lettre froissée, comme usée par des lectures renouvelées.

— Ah ! dis, ne nous donne pas le cafard ! lui jette sa voisine, familièrement, comme un vieux trouper à un compagnon de tranchée.

— Le cafard ! réplique une autre, je l'ai assez eu depuis cinq mois que je ne fais rien !

— Moi, j'ai écrit à mon mari, qui est artilleur, que j'allais le tuer (le cafard et non le mari) en lui fabriquant des obus qu'on lui enverra à Salonique.

Et les confidences s'échangent entre ces femmes, compagnes d'exode que la guerre appelle, que pousse le besoin de travailler.

Mais le cadran du quel marque vingt-deux heures. Le train de Belfort s'ébranle. Des mains s'agitent aux portières, saluant amicalement les deux « aux » restés sur le quai, saluant Paris, qui n'a pu les retenir, ne les occupant plus.

Ces mains sont blanches... Le seront-elles encore dans huit jours ?... Vingt femmes du peuple partaient hier soir « pour la guerre ». D'autres les ont précédées déjà. D'autres attendent.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

B.D.I.C

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Lieutenant CLERC, 5^e bataillon de chasseurs : officier plein de zèle et d'entrain, a fait preuve, au cours des attaques des 1^{er} et 5 août, d'une grande bravoure et d'une énergie extrême dans le commandement de sa section. A été grièvement blessé au cours d'un combat de nuit, alors qu'il dirigeait lui-même un duel de bombes avec l'ennemi.

Sous-lieutenant CHAFFANGEON, 5^e bataillon de chasseurs : officier de grande bravoure et de grande énergie, déjà cité à l'ordre du bataillon, est tombé glorieusement en entraînant en avant sa compagnie dont le commandant venait d'être mis hors de combat.

Sous-lieutenant AUDEMARD, 5^e bataillon de chasseurs : officier de haute valeur militaire, venu de la cavalerie, n'a cessé depuis son arrivée au bataillon de faire preuve de ses belles qualités d'entrain, de bravoure et de mépris du danger; tombé glorieusement en escaladant le parapet de la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant CHAMPEYTTAUD, 5^e bataillon de chasseurs : jeune officier plein d'allant, parti en campagne comme caporal et ayant conquis tous ses grades par des actes de courage et d'initiative; déjà cité à l'ordre de l'Armée, s'est encore distingué, le 29 juillet, en enlevant sa section avec le plus grand entrain, sous un feu très nourri; le 4 août, en reprenant, à coups de grenades, une tranchée qui venait d'être enlevée par l'ennemi; le 5 août, en tenant, avec un adjudant, un sergent et deux chasseurs, le secteur d'une compagnie, sous un bombardement des plus violents, arrêtant, à coups de grenades, l'attaque de l'infanterie ennemie, donnant ainsi, aux renforts, le temps d'arriver.

Adjudant PEPIN, 115^e bataillon de chasseurs : excellent sous-officier, d'un calme et d'un courage remarquables; s'est particulièrement distingué pendant les combats du 27 juillet au 4 août; a conduit notamment, avec beaucoup de sang-froid, une patrouille dangereuse, à quelques mètres de l'ennemi, et a rapporté des renseignements précieux sur les positions conquises par ce dernier.

Adjudant BABEL, 5^e bataillon de chasseurs : a fait preuve, du plus grand courage, depuis le début de la campagne; s'est particulièrement fait remarquer au combat du 5 août, est resté seul avec un caporal sous un bombardement intense, pour servir une mitrailleuse dont les servants avaient été tués ou blessés.

Adjudant LAMBOLEZ, 5^e bataillon de chasseurs : très bon chef de section, déjà cité à l'ordre du bataillon, a pris le commandement de sa compagnie, sous le feu, le 29 juillet, et la commandée d'une façon remarquable, pendant les durs combats des 1^{er}, 4, 5 et 7 août 1915.

Sergent-major OUDOT, 5^e bataillon de chasseurs : sous-officier remarquable, modèle de courage, déjà cité à l'ordre de l'Armée, a été tué d'une balle en pleine tête en faisant le coup de feu à découvert par-dessus la tranchée, pour exciter le courage de ses hommes très éprouvés par un bombardement.

Sergent-fourrier STEIN, 5^e bataillon de chasseurs : vieux sous-officier, dévoué, courageux; a pris spontanément le commandement d'une section dont le chef était mis hors de combat. A été grièvement blessé.

Sergent REICHMANN, 5^e bataillon de chasseurs : jeune sous-officier de nationalité anglaise, engagé volontaire de la classe 1915; s'est fait remarquer par sa bravoure allant jusqu'à la témérité, dans tous les engagements auxquels il a pris part. A été tué en avant de sa section qu'il enlevait d'un irrésistible élan, à quelques mètres de la tranchée ennemie.

Sergent VANNIER, 5^e bataillon de chasseurs : sous-officier modèle, grièvement

blessé le 5 août, a refusé de se laisser évacuer. A été tué le 7 août.

Sergent CHAGROT, 5^e bataillon de chasseurs : excellent sous-officier, s'est distingué dans tous les engagements auxquels a pris part sa compagnie; le 29 juillet, est allé sous le feu de l'ennemi chercher un de ses hommes tombé blessé entre les deux lignes; a été blessé le 4 août.

Caporal BERGERON, 11^e bataillon de chasseurs : n'a cessé de se distinguer depuis le début de la campagne par sa bravoure et son entrain; blessé au mois de septembre 1914 a rejoint son bataillon à peine guéri; s'est de nouveau distingué dans un des derniers combats, où quoique blessé il a continué à entraîner sa fraction jusqu'au moment où une deuxième balle lui a fracassé le bras droit.

Brigadier LABORDE, 44^e d'artillerie; chargé de la réparation des lignes téléphoniques, a montré dans cette mission un remarquable mépris du danger, et a rendu des services exceptionnels; en particulier a assuré pendant un mois l'entretien d'une ligne d'un parcours très hardi, passant à proximité immédiate de l'ennemi, afin d'éviter la zone bombardée, ligne qu'il allait réparer toutes les nuits sous la fusillade.

Sapeur maître ouvrier GENNETIER, 11^e génie : a fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand courage et d'un mépris absolu du danger; s'est toujours proposé pour les missions dangereuses. Etant agent de liaison et prévenu qu'une attaque allait se produire, a demandé, pour la quatrième fois, à marcher comme volontaire pour couper les réseaux ennemis.

Chasseur BOURBON, 11^e bataillon de chasseurs : par son ascendant moral, a rallié autour de lui quelques chasseurs privés de chef et s'est imposé à leur admiration par son énergie farouche; aux ennemis lui criant de se rendre, a répondu de la façon la plus énergique; a quitté le dernier la position évacuée par ordre, après avoir épuisé toutes ses cartouches et ses bombes.

Chasseur ECLERCY, 5^e bataillon de chasseurs : le 28 juillet a fait preuve d'un courage au-dessus de tout éloge et d'un souverain mépris du danger; un chasseur venant d'être blessé dans une zone découverte et battue continuellement par l'ennemi, n'a pas hésité à se porter à son secours malgré l'avis qui lui était donné d'attendre; a été tué au moment où il faisait un pansement.

Chasseur LEVAIN, 5^e bataillon de chasseurs : agent de liaison auprès du chef de bataillon, remplissant sa mission depuis le commencement de la guerre avec le plus absolu mépris du danger; étant allé porter un ordre à un des commandants de compagnie de première ligne, est parti à l'attaque avec cette compagnie, de sa propre initiative, puis est revenu prendre sa place à la liaison, a été mortellement blessé quelques jours après en portant un ordre.

LE 7^e BATAILLON DU 359^e D'INFANTERIE : a participé les 25 et 27 juillet, à l'attaque d'une position fortifiée à côté de la brigade de chasseurs, dont il a fait l'admiration, avec laquelle il a collaboré matériellement et moralement par son énergie et son exemple de ténacité; a perdu successivement deux commandants de bataillon et la moitié de son effectif.

Capitaine GOLAZ, 359^e d'infanterie : est tombé glorieusement à la tête de son bataillon, en entraînant brillamment à l'attaque d'une position ennemie extrêmement fortifiée.

Capitaine PELTIER, 120^e bataillon de chasseurs : chargé de l'attaque d'une tranchée allemande, s'en est emparé par surprise, y a fait une centaine de prisonniers et en a ensuite assuré l'occupation; a maintenu sa compagnie sur le terrain conquis sous un feu de lanc de mitrailleuses et s'y est retranché.

Lieutenant AUTTIE, 115^e bataillon de chasseurs : revenu au front pour la quatrième fois; ne cesse de donner l'exemple du courage et du dévouement; pendant les combats du 27 juillet au 5 août, s'est dépensé sans compter, s'imposant par son attitude énergique et son sang-froid à la compagnie qu'il commande, malgré son jeune âge.

Lieutenant DE LESTRAC, 115^e bataillon de chasseurs : jeune officier d'une bravoure à toute épreuve, gravement blessé au mois d'août 1914; au cours des dernières attaques a pris le commandement du bataillon dans des circonstances particulièrement difficiles, et a fait preuve de très belles qualités militaires, en le maintenant sous un bombardement violent et organisant d'une façon parfaite les positions conquises.

Lieutenant BLANC, 115^e bataillon de chasseurs : brillante conduite au feu; commandant un secteur récemment conquis, et situé à proximité de l'ennemi, a su en organiser la défense avec une grande activité et une superbe énergie, a repoussé de nombreuses contre-attaques.

Lieutenant BRETON, 115^e bataillon de chasseurs : officier d'une énergie et d'un courage à toute épreuve, a toujours donné dans les circonstances les plus difficiles, l'exemple du calme et du plus grand sang-froid. A été tué au moment où il exécutait une reconnaissance dangereuse sous le feu de l'ennemi.

Sous-lieutenant FOUQUET, 33^e d'artillerie : détaché comme observateur près des lignes d'infanterie, a effectué avec un zèle et un dévouement infatigables, des reconnaissances journalières pour déterminer le tracé des tranchées ennemies et l'emplacement des organes de défense; a permis ainsi à l'artillerie de faire des tirs de précision pendant la période de préparation des attaques, en fournissant de précieux renseignements au commandement.

Sous-lieutenants DAUJAT et RINGEARD, 359^e d'infanterie : ont pris respectivement le commandement de leur compagnie, sous le feu de l'ennemi et les ont portées sur des positions violemment bombardées où ils les ont maintenues durant 36 heures par leur exemple et leur énergie.

Sous-lieutenant SIMIAN, 359^e d'infanterie : blessé grièvement le 29 août 1914, blessé à nouveau le 21 juillet 1915, a refusé d'être évacué, a conservé le commandement de sa compagnie, donnant à tous ses hommes, sous un bombardement violent, l'exemple de l'endurance et de la plus belle énergie.

Sous-lieutenant BAILLY, 120^e bataillon de chasseurs : officier d'une conscience et d'une énergie remarquables. A eu une brillante conduite au cours de l'attaque et de l'occupation d'un point important.

Sous-lieutenant CARLOTTI, 115^e bataillon de chasseurs : par son entrain, a enlevé sa section dans un terrain mitraillé par l'ennemi, a été tué au moment où il réussissait à remplir sa mission.

Sous-lieutenant COULON, 115^e bataillon de chasseurs : s'est montré avec de jeunes troupes un chef de section plein d'entrain et d'énergie, donnant sans cesse l'exemple de l'énergie et du dévouement.

Officier d'administration CORNOULS-HOU-LIER, ambulance 463 : a fait preuve d'un héroïsme simple et vraiment admirable, en se portant en terrain découvert, avec deux brancardiers en avant des tranchées pour y relever des blessés sous le couvert de la convention de Genève; a été blessé en se repliant sous le feu de l'ennemi, a ramené néanmoins un blessé et le corps d'un officier.

Adjudant GOIJAT, 33^e d'artillerie : a donné depuis le début de la campagne, dans le commandement de sa section, les plus belles preuves de bravoure et de sang-froid; s'est particulièrement distingué aux combats des 8, 9 et 19 août, où, sous un feu incessant d'artillerie lourde, il a commandé le tir de

sa section avec le plus grand calme, ayant eu son abri effondré, a dégagé le canon et a continué à tirer sans relâche jusqu'à la fin du combat.

Médecin auxiliaire MEGNIEN, est sorti d'une tranchée pour aller chercher les papiers d'un officier qui venait d'être tué devant cette tranchée, a reçu une salve de coups de fusils de l'ennemi, a été grièvement blessé d'une balle en plein front, avait toujours fait preuve d'un dévouement et d'un courage à toute épreuve.

Sergent BOEHLER, 359^e d'infanterie : espérant trouver un renseignement utile à notre artillerie, est allé chercher un ballonnet tombé d'un avion, parcourant ainsi en plein jour et en terrain découvert la moitié de la distance séparant les lignes adverses ; à son retour, a mis le feu à une ferme abandonnée que notre artillerie avait cherché à détruire.

Sergents GRINGOZ et ROYER, 359^e d'infanterie : au cours d'un violent bombardement, quoique blessés à la tête sont restés à leur poste ; blessés une deuxième fois à la tête, ont conservé le commandement de leur section et ne se sont séparés de leurs hommes que sur l'ordre de leur commandant de compagnie.

Sergent DELAYE, 359^e d'infanterie : pendant une vigoureuse contre-attaque ennemie, a fait preuve de sang-froid et de la plus grande énergie, en maintenant sous un feu meurtrier des hommes de différentes unités dans une tranchée prise d'enfilade par une mitrailleuse ennemie ; a été glorieusement frappé à son poste.

Sergent ROZIER, au 359^e rég. d'infanterie : sous-officier d'un courage à toute épreuve ; a fait l'admiration de tous en s'offrant pour conduire sous un feu violent une corvée de ravitaillement en munitions ; a été grièvement blessé en accomplissant sa mission.

Aumônier MORETTE, groupe de brancardiers d'un C. A. : s'est prodigué sans cesse auprès des blessés avec un zèle et un dévouement digne des plus grands éloges. A fait l'admiration de tous par sa belle conduite sur les champs de bataille de la Marne, où il a contribué au relèvement de nombreux blessés.

Sous-lieutenant HERTERT, 354^e d'infanterie : au cours d'un exercice, a évité un accident grave par son courage et son sang-froid en saisissant au péril de sa vie une grenade prête à éclater dans un groupe d'officiers et en la jetant hors de la tranchée.

Médecin aide-major BAZY, ambulance chirurgicale n° 1 : bien que dégagé de toute obligation militaire, s'est employé depuis le début de la guerre avec le plus grand dévouement dans les ambulances du front, et y a fait preuve, notamment pendant un bombardement de qualités professionnelles remarquables et du plus beau courage.

Sous-lieutenant MERCIER, 125^e d'infanterie : le 9 septembre, a maintenu son peloton pendant trois heures sous un feu des plus violents. Ayant reçu l'ordre de se replier, vers dix heures, n'a quitté la tranchée que le dernier. Blessé aux deux jambes, a conservé son commandement et a repris l'offensive avec son bataillon et n'a quitté sa compagnie qu'à bout de forces à 21 heures, sur les instances de son capitaine.

Chef de bataillon METIVIER, 282^e d'infanterie : officier d'une rare valeur. A fait preuve en toutes circonstances du plus beau calme et de la plus louable bravoure. Blessé mortellement, en se portant dans une tranchée de première ligne, sous un feu violent d'artillerie pour mettre lui-même ses hommes dans une position moins meurtrière.

Sous-lieutenant COLLOT, 149^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne, a toujours conduit très brillamment sa section ; blessé le 11 mai 1915 est revenu à peine guéri ; a été tué le 21 août alors que sa compagnie était soumise à un bombardement des plus intenses dans une tranchée de soutien. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Capitaine GIRARD, 149^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne, a commandé sa compagnie et même son bataillon aux combats de juin avec beaucoup d'énergie, d'activité et de bravoure ; a été tué le 21 août alors que sa compagnie était soumise à un bombardement des plus intenses dans une tranchée de soutien.

Capitaine ROUTH, escadron M. F. 1 : observateur en avion, du plus haut mérite, affecté à l'escadron M. F. 1, depuis le 2 fé-

vrier. A rendu les plus grands services à l'A. L. en exécutant de nombreuses reconnaissances et réglages de tir, représentant un total de plus 160 heures de vol, souvent sous un feu violent d'artillerie, s'est particulièrement distingué et montré habile observateur pendant les journées du 9 mai et du 16 juin 1915.

Sous-lieutenant CABANES, escadron M. F. 22 : observateur plein d'allant et d'une rare énergie. Le 25 août, au cours d'une reconnaissance, apercevant un avion de chasse ennemi, s'est préparé à entamer le combat et fut tué au moment où il disposait sa mitrailleuse.

Capitaine RICHET, 11^e d'artillerie : après s'être maintes fois distingué par sa bravoure et avoir été cité à l'ordre du corps d'armée, pour plusieurs actions d'éclat, a été tué par un obus le 8 juillet 1915 dans sa batterie, au moment où il se précipitait pour porter secours à son lieutenant qu'il croyait blessé.

Capitaine VINCENT, 17^e d'infanterie : officier vigoureux et plein d'allant. Chargé d'une attaque, a entraîné brillamment sa compagnie le 18 août. A atteint et dépassé avec le groupe qui l'entourait l'objectif qui lui était assigné et a été blessé grièvement au cours de l'attaque.

Capitaine PARENT, 17^e d'infanterie : officier intelligent, fanatique, d'un moral élevé, plein d'initiative et brave jusqu'à la témérité. A rendu les plus grands services pendant la préparation d'une attaque au cours de laquelle il fut frappé mortellement, entraînant sa compagnie, allant renforcer une compagnie de première ligne le 18 août.

LE 2^e RÉG. DE MARCHÉ DU 1^{er} ÉTRANGER : chargé, le 9 mai, sous les ordres du lieutenant-colonel COT, d'enlever à la baionnette une position allemande très fortement retranchée s'est élancé à l'attaque, officiers en tête, avec un entrain superbe, gagnant d'un seul bond plusieurs kilomètres de terrain, malgré une très vive résistance de l'ennemi et le feu violent de ses mitrailleuses.

LE 8^e RÉG. DE MARCHÉ DE ZOUAVES : le 16 juin, sous les ordres du lieutenant-colonel MODELOU, a brillamment enlevé à la baionnette quatre lignes de tranchées allemandes, et s'y est maintenu malgré les violents contre-attaques de l'ennemi, sous un feu intense d'artillerie et de mitrailleuses. Alerté dans son cantonnement de repos pour reprendre ces mêmes tranchées perdues, s'en est de nouveau emparé, le 22 juin, par une charge à la baionnette menée avec un élan remarquable.

Général VARIN, commandant une division de cavalerie : a commandé habilement pendant plusieurs mois un secteur confié à sa division de cavalerie et à des troupes de toutes armes. Après de vifs combats qui ont abouti à l'enlèvement des positions ennemies de première ligne, a réussi à maintenir ses troupes sur le terrain conquis en dépit de violents retours offensifs.

Colonel SENTIS, 56^e d'artillerie : a montré, depuis le début de la campagne les plus solides qualités de coup d'œil, de décision et de bravoure. A la bataille de X..., le 22 août 1914, a assuré jusqu'au dernier moment, dans des conditions particulièrement difficiles, le maintien en position de ses batteries soumises au feu de l'infanterie ennemie. A X..., sous des rafales d'artillerie allemande que subissait un de ses groupes sur un plateau, s'est porté à découvert auprès de ses batteries pour orienter leur tir.

Chef de bataillon COLIN, direction de l'infanterie, anciennement capitaine à l'état-major d'un C. A. : A montré, pendant la campagne, des qualités exceptionnelles de jugement et de calme. Envoyé maintes fois en liaison auprès d'unités très vivement engagées, a fait preuve du plus grand courage, n'hésitant pas à s'exposer pour mieux remplir la mission qui lui avait été confiée. A été grièvement blessé au cours d'une de ces missions.

Capitaine CORTIER, 21^e d'infanterie coloniale : arrivé sur le front le 14 septembre 1914, s'est montré un brillant officier et s'est distingué à la tête de sa compagnie. A été grièvement blessé le 16 septembre en dirigeant pendant le combat, son unité violemment engagée avec l'ennemi. Est mort des suites de ses blessures.

Capitaine REALLON, 23^e d'infanterie coloniale : belle conduite au combat de X... où,

remplaçant son chef de bataillon blessé, il a dirigé le combat avec une énergie farouche jusqu'au moment où il est tombé mortellement atteint.

Médecin-major PENAUD, 7^e d'infanterie coloniale : blessé grièvement à la jambe le 22 août 1914, a fait preuve d'un grand courage en continuant à marcher malgré sa blessure, et a réussi ainsi à ne pas rester aux mains de l'ennemi.

Lieutenant TRINTIGNAC, 33^e d'artillerie : brillant officier plein d'ardeur, recherchant volontiers les missions périlleuses, observateur de premier ordre. Voulu, le 16 août, s'assurer par lui-même, des modifications apportées au profil du terrain par l'explosion d'une mine, s'est avancé jusqu'au bord de l'entonnoir non encore occupé par l'ennemi, et y a été tué d'une balle dans la poitrine.

Lieutenant NALLE, 149^e d'infanterie : chargé, le 29 août 1914, de la défense d'une position importante, a résisté courageusement jusqu'à la dernière limite à la tête de sa compagnie. A été tué.

Sergent LOMBARD, 19^e d'infanterie : a, le 18 février 1915, à X..., après l'explosion d'une mine allemande, demandé à prendre le commandement du petit poste chargé d'occuper l'entonnoir. A tenu, à son poste, pendant deux jours et trois nuits, sous un jet continu de grenades et de bombes, restant à l'endroit le plus exposé. A été blessé par un éclat de bombe qui lui a fracturé le nez et atteint l'œil droit.

Sergent LAURENCEAU, escadron M. F. 8 : dans le service de l'aviation depuis le début de la campagne, n'a cessé de faire preuve de qualités remarquables de courage et de sang-froid. Bien que spécialisé dans la photographie en avion, a pris part comme observateur d'artillerie, aux attaques du mois de juin, et y a rendu les plus grands services. Le 17 août, armé d'un mousqueton, a attaqué un avion allemand, muni d'une mitrailleuse, rencontré au cours d'une reconnaissance aérienne, l'a obligé à atterrir dans ses lignes, et a continué ensuite à prendre les photographies qui lui étaient demandées.

Sergent GUYOT, 4^e génie : sous-officier dont l'énergie et le sang-froid ont fait maintes fois l'admiration de tous. Blessé une première fois par un éclat de bombe au cours d'une relève de mineurs, a continué à assurer le service malgré un violent bombardement, jusqu'au moment où, atteint d'une deuxième blessure grave, il a dû être évacué.

Sergent VALENT, 143^e d'infanterie : sous-officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. Le 25 août 1914, au combat de X..., a, après la disparition de ses officiers, pris le commandement d'un peloton de sa compagnie et l'a brillamment conduit à l'assaut. Blessé grièvement le 1^{er} septembre 1914, est revenu volontairement au front le 9 décembre, bien qu'incomplètement guéri. Les 11 et 12 mars 1915, au bois X..., a fait preuve du plus complet dévouement en allant sous la canonnière, rechercher volontairement le corps de ses officiers tués, et en réussissant à les transporter, malgré le danger et les difficultés matérielles. A été, le 14 mars 1915, grièvement blessé pour la deuxième fois.

Caporal SALLES-COMTE, 3^e d'infanterie coloniale : sous un bombardement violent, le 18 août, n'a pas hésité à se porter dans un entonnoir à une vingtaine de mètres de l'ennemi pour déplacer un gîteur, qu'il jugeait trop exposé. A été blessé mortellement.

Aumônier DE RUBLE, groupe de brancardiers d'une D.I. : sur le front depuis six mois, a toujours fait preuve d'un réel mépris du danger et d'un inlassable dévouement pour apporter du réconfort aux blessés et aux soldats de première ligne. A été grièvement blessé dans les tranchées le 20 août 1915, en exerçant ses fonctions. Est mort des suites de ses blessures le 24 août 1915.

Chef d'escadron BOILLET, 10^e d'artillerie à pied : commandant d'un groupement d'artillerie chargé de contrebalayer une pièce ennemie à grande puissance, protégée par de nombreuses batteries annexes, a fait preuve de qualités exceptionnelles dans l'organisation du tir des batteries placées sous ses ordres et permis à ces dernières, par l'habileté des dispositions prises, d'obtenir la supériorité du feu sur l'artillerie de l'adversaire.

Capitaine HATT, 10^e d'artillerie à pied : commandant une batterie de 240, a fait preuve de belles qualités techniques dans l'installation

de ses pièces à proximité de l'ennemi et a réduit au silence, par la précision de son tir, une pièce ennemie à grande puissance.

Lieutenant SABATIER, escadron M. F. 35 : observateur de grande valeur, donnant dans son escadron l'exemple d'un courage tranquille et d'un zèle infatigable. Décoré à la suite d'une blessure reçue en juin, a recommencé son service à peine remis ; a réussi, les 26 et 27 août, des bombardements de nuit à très faible altitude sur des objectifs importants, et a été blessé une deuxième fois, le 4 septembre, au cours d'une reconnaissance entreprise dans des conditions atmosphériques très défavorables.

Capitaine FAURE, 4^e zouaves de marche : blessé très grièvement à la tête de sa compagnie au cours d'une contre-attaque exécutée au combat du 30 août 1914. A toujours fait preuve de belles qualités militaires et d'un moral très élevé.

Capitaine STEFANAGGI, 4^e zouaves de marche : malgré l'état d'extrême fatigue dans lequel se trouvait sa compagnie, a su communiquer à sa troupe son entrain et son énergie, et assurer au prix de sa vie, le succès de l'opération dont il était chargé.

Lieutenant COHEN, au 4^e zouaves de marche : après avoir bravement enlevé sa troupe à l'assaut des lignes allemandes, est mort glorieusement sur le talus de la tranchée enlevée.

Lieutenant GUERIERI, au 4^e zouaves de marche : dans la nuit du 23 au 24 juillet 1915, est allé, sous un feu violent, chercher son ordonnance en avant de la première ligne, et a effectué le premier pansement. A dirigé, à trente mètres des tranchées allemandes, et malgré une fusillade nourrie, l'organisation des défenses accessoires d'un point d'appui important. Déjà cité à l'ordre du régiment et de la division pour ses belles qualités militaires.

Aspirant ROYAL, 418^e d'infanterie : blessé une première fois, le 17 septembre 1914, est revenu au front à peine guéri. A été très gravement blessé une deuxième fois, le 26 avril, en conduisant vaillamment sa section à l'attaque d'un village.

Capitaine LENOIR DE TOURTEAUVILLE, 1^{er} d'artillerie à pied : officier de complément ayant repris du service à l'âge de 60 ans ; s'est toujours signalé par son activité et son intrépidité ; le 31 août, sa batterie étant en butte à un bombardement intense, a fait abriter tout son personnel, et, resté seul à son poste d'observation, y a trouvé une mort héroïque en dirigeant le tir de sa pièce.

Capitaine LALANNE, escadron M. F. 55 : officier de valeur, brillant chef d'escadron, pilote énergique et plein d'allant. A organisé avec une intelligence et une précision remarquables, la liaison avec l'artillerie et a obtenu, dans ses réglages, d'excellents résultats, grâce à son exemple et à l'impulsion qu'il a su donner aux pilotes sous ses ordres. Bien qu'ayant eu son avion gravement atteint le 11 août, n'en a pas moins continué jusqu'au bout un réglage important sur une pièce ennemie de gros calibre.

Sergent CATTRIN, 5^e tirailleurs de marche : sergent chargé des engins de tranchées, a été enseveli quatre fois de suite, le 27 août, par l'explosion des obus, est resté à son poste pour répondre au tir des Allemands, a bout de forces, crachant le sang, n'a consenti à se laisser évacuer que sur l'ordre de l'officier chargé des bombardiers.

Tirailleur HASSEN BEN AMAR, 5^e tirailleurs de marche : très courageux. Blessé grièvement le 30 août 1914, est revenu sur le front aussitôt guéri. Malgré les difficultés qu'il éprouvait à se servir de son bras, s'offrait toujours comme volontaire pour les patrouilles. A été tué d'une balle à la tête, à son poste d'observation, dans la tranchée.

Capitaine COLLIGNON, état-major d'une brigade de dragons : aux combats des 2 et 3 novembre 1914, a employé sa troupe dans les conditions les plus sévères, sous un feu violent de grosse artillerie et de mousqueterie, et, malgré des pertes sérieuses, impressionnantes, a su, par son exemple, non seulement faire tenir ses hommes, mais encore les faire progresser, leur donnant ainsi avec le sentiment du devoir, celui de l'offensive.

Capitaine FREQUANT, escadron VB 101 : observateur en avion dans un groupe de bombardement depuis le mois de novembre 1914, n'a cessé de se signaler par son courage, sa ténacité et son sang-froid. A pris part à de

très fréquents bombardements sur le champ de bataille et à des expéditions à longue portée. A trouvé une mort glorieuse au cours d'un combat contre deux avions ennemis qu'il n'avait pas hésité à attaquer malgré l'infériorité de son appareil et de son armement.

Lieutenant DE BRIEY, escadron VB 109 : officier aviateur, très ancien pilote dont les connaissances en aviation ont été précieuses pour l'organisation et le fonctionnement des escadrilles. A pris part à toutes les expéditions de bombardement de son groupe depuis sa formation et a, à plusieurs reprises, attaqué des avions allemands, ayant eu maintes fois son appareil atteint par des projectiles ennemis.

Sous-lieutenant SÉJOURNE, escadron VB 105 : excellent observateur, plein d'allant et de ténacité. A pris part à de très nombreux bombardements, et en particulier, à plusieurs exécutés dans des circonstances atmosphériques défavorables. Au cours de l'un d'eux, l'avion étant incapable de suivre, a exécuté l'opération tout seul, une heure après les autres.

Sergent CARTAULT, escadron VB 104 : pilote plein d'allant et de sang-froid. A pris part avec succès à de nombreux bombardements, en particulier, à plusieurs exécutés dans des circonstances difficiles.

Marschal des logis THOMAS, escadron VB 113 : excellent pilote plein d'ardeur, qui a pris part à de nombreuses expéditions de bombardement au cours desquelles son avion a été atteint gravement par des projectiles ennemis. Est resté aux mains de l'ennemi au cours d'une expédition lointaine de bombardement.

Mécanicien LASSIMONNE, escadron VB 102 : premier mécanicien, d'un zèle, d'une conscience et d'un dévouement remarquables. A pris part à de nombreux bombardements, descendant à de basses altitudes pour régler son tir. A été tué glorieusement le 25 août 1915, pendant qu'il travaillait sur l'aérodrome, par une bombe lancée d'un avion allemand.

Sous-lieutenant RUPLINGER, 92^e d'infanterie : officier qui fit preuve du plus grand courage et d'un sang-froid remarquable pendant les combats du mois d'août 1914, et en particulier le 20 août, où il fut blessé grièvement au moment où il venait de gagner une crête pour prendre les ordres de son commandant de compagnie. Mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant FILIPPO, 174^e d'infanterie : n'a cessé de donner l'exemple des plus belles qualités d'énergie et de courage, élevant le moral de ses hommes en butte pendant plusieurs journées à un bombardement violent jusqu'au moment où il a été lui-même blessé très grièvement.

Soldat FAURE, 139^e d'infanterie : tireur à la 2^e section de mitrailleuses au combat du 25 août, a fait preuve du plus grand courage. Grièvement blessé à la jambe, a refusé de quitter son poste. A été tué d'une balle en pleine poitrine en continuant le tir.

Soldat FAU, au 139^e d'infanterie : agent de liaison cycliste du chef de corps, modèle de bravoure pendant les journées de Lorraine. A été blessé mortellement le 16 septembre en accomplissant sa mission sous le feu de l'ennemi.

Caporal DUVERT, 92^e d'infanterie : s'est distingué par son courage dans plusieurs combats et blessé une première fois, le 5 octobre, a refusé de se laisser emporter et a été atteint le lendemain de deux balles au genou.

Capitains PARISOT, 16^e d'infanterie : au cours du combat du 20 août, a donné à tous ses subordonnés le plus bel exemple de fermeté et de cran attitude et a maintenu, pendant une journée entière, sa compagnie sous le feu le plus violent d'artillerie et de mousqueterie. A été tué glorieusement dans la tranchée de combat.

Capitaine AIQUEPERSE, 16^e d'infanterie : au cours du combat du 20 août, a donné à tous ses subordonnés le plus bel exemple de fermeté et de cran attitude et a maintenu, pendant une journée entière, sa compagnie sous le feu le plus violent d'artillerie et de mousqueterie. A été glorieusement tué dans la tranchée de combat.

Capitaine CHERRIER, 352^e d'infanterie : officier très brillant. Type de l'homme de devoir. Blessé mortellement le 18 septembre

1914 en se portant seul devant nos lignes pour observer le feu de l'ennemi.

Sous-lieutenant MONNERET, 352^e d'infanterie : officier très allant et très brave. Tué glorieusement dans la tranchée, le 13 janvier 1915, à la tête de sa section, au cours d'une défense à outrance.

Lieutenant PAILLARD, 352^e d'infanterie : blessé une première fois le 29 août 1914, a repris en novembre sa place dans le rang. Tué glorieusement le 13 janvier 1915 en résistant vigoureusement avec sa section débordée de toutes parts.

Sous-lieutenant MAYRAS, 352^e d'infanterie : atteint de 3 blessures le 29 août 1914, est resté à la tête de sa troupe, à laquelle il a donné le meilleur exemple. Tombé aux mains des ennemis et dépoillé, n'a pas été conservé prisonnier par suite de la gravité de ses blessures.

Lieutenant MILOT, 352^e d'infanterie : belle conduite au combat du 22 août 1914, au cours duquel il a reçu plusieurs blessures graves. Tombé aux mains de l'ennemi, n'a dû sa liberté qu'à la gravité de son état.

Lieutenant NOEL, 352^e d'infanterie : a été blessé une première fois comme commandant de compagnie, le 16 septembre 1914. Revenu au front à peine guéri, a reçu, le 25 novembre, dans le poumon gauche, une balle qui n'a pas été extraite. Officier remarquable d'entrain et de bravoure.

Sous-lieutenant JAILLET, 352^e d'infanterie : a été tué glorieusement au combat du 14 septembre en entraînant sa compagnie vers les lignes allemandes.

Soldat MOULIN, 352^e d'infanterie : atteint de trois blessures au combat du 29 août 1914, en accomplissant vaillamment son devoir, a été blessé de nouveau le 2 juillet, dans la tranchée. Donne en toutes circonstances l'exemple du courage et du sang-froid.

Soldat LECLER, 352^e d'infanterie : tué d'une balle au front le 13 janvier 1915, après avoir abattu plusieurs Allemands, au cours d'une résistance acharnée.

Soldat DESMOULINS, 352^e d'infanterie : au cours du combat du 13 janvier 1915, s'est offert comme éclaireur d'une compagnie marocaine de contre-attaque. A été atteint de deux balles en accomplissant sa mission.

Sergent JOLY, 15^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'une bravoure et d'une énergie exceptionnelles ; le 29 juillet, a regroupé et ramené à l'attaque des éléments de sa compagnie fortement éprouvés, a contribué à rétablir une situation qui pouvait devenir critique.

Sergent FONCHAIN, 70^e bataillon de chasseurs : superbe sous-officier, ayant eu une belle attitude au feu depuis le début de la campagne ; le 22 juillet, après avoir eu trois fusils cassés entre les mains, a brillamment enlevé sa section à l'assaut sous la mitraille et les balles encourageant ses hommes et les entraînant par son attitude exemplaire.

Sergent CROZET, 30^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé le 19 août 1914, a continué à crier « En avant ! » pour entraîner son escouade à l'assaut ; guéri et revenu au front, a mené le 22 juillet 1915 sa demi-section au contact immédiat de l'ouvrage ennemi, y est demeuré pendant deux heures sous les grenades et les balles et ne s'est replié que par ordre, pour permettre le tir de notre artillerie.

Caporal FABRE, 54^e bataillon de chasseurs : au cours d'un assaut meurtrier a mené sa mitrailleuse avec la première chaîne de tirailleurs à quelques mètres d'un blockhaus ennemi, a éteint le feu d'une mitrailleuse ennemie particulièrement dangereuse, ne s'est retiré que par ordre, emportant sa pièce sous un feu des plus violents. Blessé le lendemain s'est fait panser dix-huit heures après, lorsque l'organisation de la position conquise rendait sa présence moins nécessaire ; est revenu immédiatement après à son poste et a continué son service en donnant à tous le plus merveilleux exemple de courage héroïque et de sang-froid.

Caporal PHILIBERT, 14^e bataillon de chasseurs : déjà réputé pour sa bravoure dans une compagnie d'élite au combat du 27 juillet, a pris le commandement d'un peloton, l'a ravitaillé en prévision de contre-attaques ennemies, et pendant tout le jour a été l'âme de la défense, montrant sous un bombardement d'une rare intensité, un courage admiré de tous.

Caporal CRESPI, 12^e bataillon de chasseurs : superbe conduite au combat du 2 août, où il a été blessé.

Caporal DEPOUX, 6^e bataillon de chasseurs : excellent caporal, d'un courage merveilleux, d'une superbe tenue au feu.

Chasseur GUILLOT, 30^e bataillon de chasseurs : professionnel de sang-froid dans le combat corps à corps ; a assommé à coups de crosse, pendant la nuit du 23 au 24 juillet, un Bavarois qui surgissait à quelques mètres, cherchant à le terrasser.

Chasseur BONNET, 12^e bataillon : chasseur remarquable par son audace et son mépris du danger ; le 1^{er} août, pendant toute la durée d'une attaque, n'a cessé de prodiguer ses soins aux blessés de sa compagnie sous une pluie de balles et d'obus, donnant ainsi à tous le plus bel exemple et le plus grand confort.

Chasseur VIARD, 12^e bataillon : son caporal ayant été blessé, a pris le commandement de l'escouade, disant aux chasseurs : « En avant, suivez-moi. » A été blessé au cours de l'action.

Chasseur CATINAUD, 120^e bataillon : étant à son poste de combat, a été atteint d'une grave blessure qu'il a supportée avec le plus grand courage.

Chasseur CHAUSSON, 14^e bataillon : grièvement blessé, est resté à son poste, n'est parti que sur l'ordre de son chef : chasseur légendaire, au peloton de mitrailleuses, pour sa bravoure.

Chasseur AUDARD, 15^e bataillon : chasseur très brave et très courageux : le 10 août 1915, s'est présenté volontairement pour lancer des grenades à l'ennemi, a été blessé grièvement en accomplissant sa mission.

Chasseur MOUSSU, 15^e bataillon : agent de liaison, n'a cessé de se signaler depuis le début de la campagne par son sang-froid et sa bravoure ; le 1^{er} août lors de l'attaque d'une tranchée ennemie, s'est porté de lui-même vers des groupes de chasseurs désorientés par suite de la perte de leurs gradés, et les a ramenés brillamment sur la ligne de feu ; blessé, a refusé de se laisser évacuer.

Chasseur PAOUR, 11^e bataillon : chasseur modèle qui a toujours fait preuve au feu de la plus belle crânerie et du plus grand mépris du danger : au combat du 5 août, s'est toujours trouvé en tête de sa section, encourageant ses camarades à le suivre ; a abordé un des premiers l'ennemi, contribuant activement à exterminer tout ce qui avait pénétré dans nos lignes.

Canonnier CHAPPEL, 31^e d'artillerie de campagne : malgré un violent bombardement et sous les obus qui éclataient près des pièces, n'a pas interrompu le tir, soulevant ainsi l'admiration des chasseurs qui combattaient près des batteries.

Canonnier CHOUARD, 9^e d'artillerie de campagne : blessé très grièvement d'un éclat d'obus, ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre du commandant de batterie.

Maréchal des logis CALVET, 56^e d'artillerie : chef de pièce très courageux et très brave ; a assuré par son énergie et son attitude au feu, le service régulier de sa pièce sous un bombardement extrêmement violent ; a été très grièvement blessé.

Maréchal des logis QUINTARD, 33^e d'artillerie : a donné à ses hommes depuis le début de la campagne les plus beaux exemples de bravoure et de sang-froid sous le feu ; le 22 juillet, blessé lors d'un bombardement violent, n'a consenti à se faire panser que sur l'ordre de son chef de section ; à peine pansé, est revenu reprendre le commandement de sa pièce en traversant une région où tombaient sans interruption des obus de gros calibre, n'est retourné au poste de secours qu'en fin de combat.

Maréchal des logis SEPI, 1^{er} d'artillerie de montagne : plein de zèle et d'entrain ; a fait preuve d'un dévouement et d'un courage remarquables en circulant sans cesse sous un feu intense et constant à sept cents mètres des lignes ennemies, pour assurer le bon entretien du matériel et le ravitaillement des pièces de son groupe.

Caporal RUBAN, 213^e d'infanterie : caporal d'un entrain et d'un courage à toute épreuve a été blessé très grièvement au moment où il se portait à un créneau pour vérifier un renseignement.

Caporal DUVAL, 28^e bataillon de chasseurs : pendant un violent bombardement, a été grièvement blessé par un éclat d'obus dans

la tranchée ; a montré la plus grande énergie dans la souffrance et a continué à encourager ses hommes.

Brigadier MARCASSIN, 5^e cuirassiers : à l'attaque du 15 août, a précédé la colonne d'assaut pour couper les fils de fer sur la tranchée ennemie en vue de permettre à ses camarades de passer ; a été tué dans la tranchée ennemie après avoir donné à tous un superbe exemple de dévouement et de courage.

Brigadier DAURENSEN, 5^e cuirassiers : s'est couché devant son chef de peloton grièvement blessé pour le protéger de son corps, l'a ramené ensuite dans nos lignes.

Brigadier PRADES, 56^e d'artillerie : très belle attitude au feu ; blessé grièvement à son poste, a fait preuve d'un superbe courage et d'un moral très élevé ; est mort des suites de ses blessures.

Soldat NAVEI, 43^e territorial d'infanterie : brave soldat ayant toujours fait preuve de beaucoup de courage, et ayant exécuté avec sang-froid des patrouilles périlleuses.

Soldat MAULET, 297^e d'infanterie : a toujours fait preuve de courage et d'esprit de sacrifice ; a été blessé au cours d'un bombardement très violent de sa tranchée.

Chasseur DARRIDOLE, 12^e bataillon : superbe conduite au feu, a été grièvement blessé.

Chasseur GUILLET, 13^e bataillon : monté à l'attaque avec la première ligne, s'est précipité dans un boyau d'où paraient des feux nourris, a accablé l'adversaire de grenades et fait neuf prisonniers.

Chasseur CLAUZEY, 13^e bataillon : agent de liaison, est tombé par mégarde dans les lignes ennemies ; a réussi à s'évader malgré le feu ouvert sur lui, est allé en outre sous un feu violent rechercher un camarade blessé tombé en avant de nos lignes.

Chasseur LAVIGNOTTE, 11^e bataillon : chasseur d'un dévouement et d'un courage à toute épreuve, souffrant toujours pour les missions dangereuses ; déjà quatre fois blessé, Sapeur-mineur COQUIBUS, compagnie 27/3 du génie : sapeur très courageux, blessé une première fois en accomplissant une mission périlleuse. Revenant au front, a été mortellement frappé en exécutant un travail urgent sous le feu de l'ennemi.

Sapeur-mineur RÉMY, compagnie 27/3 du génie : a sans cesse donné des preuves de courage et d'entrain, travaillant avec sang-froid dans les postes les plus dangereux, a été grièvement blessé en exécutant sous un feu violent d'artillerie le rétablissement de communications dont dépendait la sécurité et le ravitaillement d'un point important du front.

Cavalier ROUX, 8^e cuirassiers : blessé d'un éclat d'obus, a refusé un brancard qu'on lui offrait en disant : « Il y a des camarades plus blessés que moi, qu'on leur porte le brancard, je m'en irai tout seul. »

Cavalier RIVIERE, 5^e cuirassiers : quoique grièvement blessé, a refusé de se laisser soigner ; montrant les lignes ennemies, a continué à crier : « En avant ! »

Canonnier MAS, 56^e d'artillerie : très belle tenue au feu et superbe soldat ; atteint à la tête par un éclat d'obus, est resté à son poste qu'il n'a quitté que sur l'ordre d'un officier ; est mort quelques jours après des suites de ses blessures.

Sergent CABANY, 121^e bataillon de chasseurs : au combat du 4 août, sous un feu très violent, a rallié les isolés d'un corps voisin, les a groupés et les a lancés dans une attaque où il a appuyé par une audacieuse mise en batterie de ses mitrailleuses, a ainsi contribué à la conquête de la position.

Sergent DUNAN, 115^e bataillon de chasseurs : a brillamment participé à une attaque à la baïonnette conduite par des troupes voisines, a été tué en atteignant la tranchée ennemie.

Caporal MANNE, 359^e d'infanterie : a arrêté net par le feu une contre-attaque ennemie qui se présentait devant sa demi-section, puis saisissant un pétard et le brandissant à découvert au-dessus de la tranchée, s'est crié : « Allons, les Boches, en voulez-vous, approchez donc un peu et ce sera du soigné. »

Caporal CALOI, 359^e d'infanterie : modèle d'énergie, de bravoure et de sang-froid. Son chef de section et plusieurs de ses camarades ayant été blessés à ses côtés, lui-même ayant eu son fusil cassé entre les mains, s'est emparé d'un autre fusil, a rassemblé le reste de

sa section et l'a maintenue sous un feu très violent à quinze mètres de l'ennemi.

Caporal MARMONNIER, 353^e d'infanterie : commandant un groupe de grenadiers dans une lutte contre un fort groupe ennemi, a su en imposer à son adversaire et le chasser du boyau dans lequel il s'était glissé ; a été grièvement blessé.

Caporal IMBERT, 359^e d'infanterie : malgré plusieurs blessures et avec un sang-froid admirable, a maintenu ses hommes dans un poste avancé, sous un très violent bombardement.

Soldat JOUBLIN, 359^e d'infanterie : s'est porté de sa propre initiative devant les tranchées allemandes, malgré une vive fusillade, pour retirer le corps d'un officier de chasseurs et l'a rapporté dans nos lignes.

Soldat FRINDEL, 359^e d'infanterie : a montré un courage et une énergie admirables, lors d'une contre-attaque ennemie ; seul dans un boyau de communication, a arrêté pendant une heure, à coups de grenades et de pétards, toutes les tentatives de passage de l'ennemi ; a tué ou blessé de nombreux ennemis.

Soldat CATTIN, 359^e d'infanterie : soldat grenadier remarquable par son calme, son énergie et son sang-froid ; a fait l'admiration de tous au cours d'une violente lutte de grenades ; a été grièvement blessé.

Soldat ARDISSON, au 359^e d'infanterie : a défendu seul l'accès d'un boyau durant plusieurs heures maintenant l'ennemi en respect à l'aide de pétards et de grenades.

Chasseur DUMOULIN, 121^e bataillon : sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, agissant en liaison étroite et efficace avec un bataillon voisin, a fait l'admiration de tous par sa belle attitude.

Chasseur FLAYEUX, 121^e bataillon : en l'absence de tout gradé valide, au moment où son capitaine venait d'être étouffé par l'éclatement d'un obus, a par son sang-froid son courage et son exemple groupé quelques chasseurs autour de lui, barrant ainsi la tranchée dans laquelle l'ennemi prenait pied ; a contribué puissamment par des feux de flanc à arrêter sa progression jusqu'à l'arrivée des renforts.

Chasseur BOUVIER, 121^e bataillon : a montré le plus bel exemple de sang-froid et de bravoure en exécutant un feu nourri pendant une heure, au-dessus de ses camarades qui tiraient par les créneaux sur des assaillants placés à dix mètres, contribuant ainsi à arrêter la progression de l'ennemi.

Chasseur BOS, 115^e bataillon : fortement contusionné avant l'attaque par un obus, y a néanmoins pris part avec une grande énergie, s'est signalé par son courage et son intrépidité, s'est présenté pour une patrouille très dangereuse à proximité immédiate de l'ennemi et a rapporté d'utiles renseignements.

Soldat PEYRI, 15^e escadron du train, ambulance alpine 2/65 : a toujours fait preuve de courage et d'un grand esprit militaire ; s'est présenté comme volontaire pour accompagner deux médecins appelés sur la ligne de feu ; a été tué en accomplissant sa mission.

Capitaine GIMEL, 17^e d'infanterie : officier d'une haute valeur morale et professionnelle. A entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut, le 18 août, et a été tué au moment où, après avoir conquis une première ligne de tranchées ennemies, il s'avançait vers la deuxième ligne.

Capitaine COLONNA, 17^e d'infanterie : commandant de compagnie actif et énergique. Chargé d'une attaque, le 18 août, a brillamment entraîné sa compagnie, s'est emparé des tranchées ennemies, les a organisées et défendues avec acharnement contre un ennemi supérieur en nombre et sous un violent bombardement. Blessé grièvement au cours de cette attaque.

Sous-lieutenant ALLIARD, 17^e d'infanterie : officier très énergique et courageux. A été tué, le 18 août, en se portant à l'assaut des tranchées ennemies de deuxième ligne après avoir contribué brillamment à la prise des tranchées de première ligne. Blessé au début de la guerre et fait prisonnier avait réussi à gagner nos lignes.

Soldat CHARRERE, 17^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre (classe 1907). A pendant huit mois montré le plus bel exemple de bravoure. Toujours volontaire

pour les missions périlleuses. Blessé mortellement le 19 août, n'a quitté son poste qu'après avoir dit à son chef de section : « Je suis blessé mortellement, j'ai encore une heure à vivre, mais si vous avez besoin de moi, je resterai quand même. »

Soldat ESPARRES, 17^e d'infanterie : le 18 août 1915 pour entraîner ses camarades à l'assaut d'un barrage ennemi, s'est porté au-devant d'eux, et leur faisant face, a prononcé les paroles suivantes : « Hardi les gars, ne nous arrêtons pas. » A été tué en organisant la position conquise.

Capitaine BRUGERE, 360^e d'infanterie : le 25 août 1914, dans un combat sous bois des plus difficiles, n'a pas hésité à se précipiter sous un feu très violent pour rallier un groupe de sa compagnie qui avait perdu sa direction et risquait d'être enveloppé. A été tué en accomplissant cet acte de dévouement à la tête de ses hommes.

Capitaine VEIL, 360^e d'infanterie : officier d'une bravoure remarquable. A été tué le 25 août 1914 en entraînant brillamment sa compagnie dans l'attaque de la lisière d'un bois occupé par l'ennemi.

Sous-lieutenant TOUSSAINT, 360^e d'infanterie : blessé le 25 août 1914 dans une reconnaissance et sur le point d'être entouré par des forces supérieures, a assuré par son énergie le repli de sa section ; est resté le dernier sur le terrain et a été achevé par les Allemands à coups de baïonnette.

Sous-lieutenant MANDEBAU, 360^e d'infanterie : a été tué le 25 août 1914 en résistant énergiquement avec sa section sur la position qu'il occupait, pendant trois heures, à des forces supérieures en nombre.

Sous-lieutenant SCHULLER, 360^e d'infanterie : a été tué le 25 août 1914 en entraînant courageusement sa section sous un feu de mitrailleuses des plus violents à l'attaque des tranchées ennemies.

Adjoints-chefs PASTRE, PETITOT, GRANDCOLAS, et adjudant HOUILLEZ, 360^e d'infanterie : le 25 août 1914 ont été tués glorieusement à la tête de leur section en maintenant pendant trois heures sous un feu très violent d'artillerie et d'infanterie leurs hommes qui allaient au feu pour la première fois.

Caporal DE JARNY-BRINDEAU, 119^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre, a montré depuis son arrivée sur le front les plus belles qualités militaires au cours de l'attaque du 20 juin, s'est fait remarquer par sa bravoure et son audace. Mortellement frappé à la fin de cette action alors qu'il s'efforçait de ramener un blessé dans nos lignes.

Capitaine AUBE, chef de la section de photographie aérienne d'une armée : n'a cessé de se dépenser sans compter et a obtenu de son service un rendement tout à fait remarquable. A pris part lui-même à un très grand nombre de reconnaissances aériennes dans les circonstances les plus difficiles et les plus périlleuses.

Capitaine CAUSSE, 52^e d'artillerie : s'est fait remarquer, en toutes circonstances, par son sang-froid et sa bravoure, donnant toujours le plus bel exemple et contribuant ainsi, dans une large mesure, à maintenir l'excellent moral de sa troupe. Blessé grièvement, le 11 août, a supporté, sans se plaindre, les plus grandes souffrances. A succombé le lendemain à ses blessures.

Capitaine PELLETIER, 52^e d'artillerie : officier d'un haut caractère, soldat accompli, d'une bravoure à toute épreuve, ayant montré depuis le début de la campagne de très belles qualités morales et professionnelles. Le 11 août, atteint de multiples blessures, a supporté sans plainte et pendant plusieurs jours les plus grandes souffrances. Amputé d'une cuisse, est mort des suites de ses blessures.

Lieutenant DE L'HERMITE, escadrille 37 : officier plein d'entrain et d'audace. A exécuté plus de cent heures de vol au-dessus de l'ennemi et s'est signalé par la sûreté de ses renseignements. N'a jamais hésité, soit dans ses reconnaissances, soit dans la poursuite des avions ennemis, à survoler les positions allemandes à faible altitude. Est plusieurs fois, et notamment les 1^{er} et 14 juillet, rentré avec de sérieuses atteintes à son appareil.

Lieutenant MOISAN, escadrille 2 : officier de la plus haute valeur ; observateur remar-

quable, qui a fourni de nombreux renseignements toujours précis et sûrs. Mort au champ d'honneur, le 1^{er} septembre 1915.

Lieutenant MONTAZEAU, 1^{er} génie : coutumier des actes de bravoure. S'est précipité en tête d'une écoute qui venait de déboucher dans une galerie ennemie. A tué un sous-officier allemand et a fait preuve du plus grand sang-froid en plaçant une charge d'explosifs au fond de la galerie.

Lieutenant ROUSSEL, 29^e bataillon de chasseurs : véritable type de l'officier d'avant-garde, entraîneur d'hommes incomparable, a donné le plus bel exemple d'héroïsme au cours des combats d'août 1914. Mort héroïquement le 9 septembre 1914, en attaquant à la baïonnette avec sa compagnie, un ennemi très supérieur en nombre et dont l'élan fut brisé.

Sous-lieutenant BAUDENS-DEPIERMONT, 54^e d'infanterie : vaillant officier, tombé glorieusement à la tête de sa compagnie, le 24 août 1914, en menant une attaque à la baïonnette.

Sous-lieutenant GOUIN, 47^e d'infanterie : blessé le 9 septembre 1914, d'une balle au talon, refusa de se laisser évacuer et continua d'exercer son commandement, appuyé sur un bâton. Blessé mortellement le 4 octobre alors que, à la tête de ses hommes, il résistait à une furieuse attaque allemande.

Sous-lieutenant DE PRACONTAL, au 136^e d'infanterie : blessé au cours de la construction d'une barricade, reconquis sous un feu violent de grenades, a refusé de quitter son poste et ne s'est fait soigner qu'après la relève de sa compagnie.

Sous-lieutenant THÉBÉ, au 7^e d'infanterie : officier du plus grand courage. Blessé une première fois, est resté à son poste ; a été blessé grièvement une deuxième fois en dirigeant la défense d'un barrage à la tête de ses grenadiers.

Sous-lieutenant WINTREBERT, escadrille 25 : jeune pilote, courageux et habile. A effectué avec succès de nombreuses reconnaissances ainsi que des bombardements ; est très fréquemment rentré avec de sérieuses atteintes à son avion sans avoir interrompu ses missions.

Sergent COUTURIER, escadrille 2 : doyen des pilotes des escadrilles ; aviateur professionnel qui s'était hâté de quitter sa résidence à l'étranger pour mettre son expérience au service de son pays. N'a cessé de faire preuve des plus belles qualités militaires. Tué à l'ennemi le 1^{er} septembre 1915.

Maréchal des logis FRANCIZOS, 8^e chasseurs : sous-officier plein de zèle, de dévouement et d'entrain, ayant exécuté, au début de la campagne, de nombreuses patrouilles et missions délicates. Tué le 27 août 1915 d'une balle en pleine poitrine au moment où il dirigeait des travaux de renforcement.

Sergent HUTTEAU, 131^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de courage et d'énergie au cours des combats des 13 et 14 juillet, puis s'est dépensé sans compter pour l'organisation de nouvelles tranchées. A été mortellement blessé, le 16, en dirigeant ces travaux.

Colonel FORQUERAY, 26^e dragons : a montré beaucoup de méthode et d'activité dans l'organisation d'un secteur étendu qu'il a commandé pendant deux mois. Les 25 et 26 août, a dirigé avec calme, décision et bravoure une opération délicate, consistant en une avance de nos lignes sur un front de 2.000 mètres, malgré un violent bombardement.

Chef de bataillon GOUNEY, chef d'état-major d'une division d'infanterie : détaché au service d'information aérienne, du 1^{er} août au 20 novembre, a dirigé à bord de « l'Adjudant Vincenot », 17 reconnaissances sous le feu de l'ennemi. A pris part, comme volontaire, aux combats du 19 au 22 septembre. Comme chef d'état-major d'une division, a exécuté de fructueuses reconnaissances en 1^{re} ligne, de jour et de nuit. Dans toutes les missions, a fait preuve de sang-froid et de bravoure.

Capitaine BEZIAU, 115^e d'infanterie : officier remarquable par son énergie et son sang-froid. A été gravement blessé le 24 septembre, à la tête de sa section dans les circonstances les plus difficiles du combat.

Soldat GARABEUF, 115^e d'infanterie : bon soldat, apprécié de tous. Fait prisonnier le 17 décembre 1914, est parvenu le 15 juillet 1915, à tromper la surveillance des sentinelles allemandes et a quitté son camp d'interna-

ment. A dû surmonter de grosses difficultés pour atteindre la frontière hollandaise et est parvenu à rejoindre le dépôt du régiment.

Adjudant LÉSIMPLE, 115^e d'infanterie : sous-officier modèle. Parti sergent, nommé adjudant pour sa bravoure, n'a cessé de donner l'exemple du courage et du mépris du danger. Chargé de faire placer un réseau de fils de fer à moins de quatre-vingt mètres des tranchées allemandes, a été tué le 27 juillet, en accomplissant son devoir malgré la fusillade de l'ennemi.

Soldat SAINT-SULPICE, 115^e d'infanterie : soldat d'un courage éprouvé toujours prêt pour les missions périlleuses. A été tué le 19 août 1915, en se portant en reconnaissance entre les tranchées française et allemande, situées à moins de 100 mètres l'une de l'autre.

Lieutenant RUELLAN, 117^e d'infanterie : très bon officier. Tombé glorieusement le 22 août 1914, à la tête de sa section en se portant à l'attaque des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant TOMMASI, 117^e d'infanterie : officier très énergique, courageux et très méritant ; a quitté sur sa demande le service de l'intendance pour servir dans un régiment actif. Blessé mortellement le 23 août 1915 par un éclat d'obus en faisant une reconnaissance et pendant qu'il observait par ordre un tir d'artillerie.

Cavalier HOFFE, 11^e dragons : son escadron exécutant un ouvrage en avant de notre 1^{re} ligne sous le feu de l'ennemi, a été blessé. A montré le plus grand courage, prononçant les paroles suivantes : « Qu'importe, pourvu que la tranchée soit faite. »

Caporal BAYLE, 53^e d'infanterie : caporal plein d'entrain et d'un courage à toute épreuve. A maintenu par son énergie son escouade dans une tranchée violemment bombardée par l'ennemi. A été tué par un obus.

Soldat RESTAYN, 53^e d'infanterie : a été blessé très grièvement lors de la construction d'une parallèle en avant des lignes. N'a pas poussé un seul cri, ni proféré une seule plainte conformément aux ordres donnés par son lieutenant pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi placé à 200 mètres. Est mort pendant son transport en arrière en disant : « Je suis heureux de mourir pour la France. »

Lieutenant-colonel WEILLER, 247^e d'infanterie : par sa bravoure personnelle et l'intelligente énergie de son commandement, obtient beaucoup de sa troupe. S'est particulièrement fait remarquer dans la nuit du 24 au 25 août, en réussissant, malgré le feu vif et ajusté des mitrailleuses ennemies, à établir une longue tranchée en avant de notre première ligne.

Capitaine CAOUS, 247^e d'infanterie : le 24 août, a été grièvement blessé en procédant, malgré le feu des mitrailleuses ennemies, au tracé d'un travail à exécuter.

Aumônier COUASSON, attaché à une division d'infanterie : a donné maintes preuves de bravoure personnelle depuis le début de la campagne. Poussant le dévouement jusqu'à l'extrême limite, ne recule devant aucun danger pour apporter ses secours jusqu'aux tranchées de première ligne. S'est particulièrement fait remarquer le 25 juin et dans la nuit du 24 au 25 août.

Sergent LE RIBEUZ, 247^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage en restant sous le feu violent d'une mitrailleuse pour aider son officier dans le tracé d'une tranchée et a maintenu par son bel exemple tous les travailleurs à leur poste. Toujours prêt à marcher pour les travaux difficiles.

Sergent ROBERT, 247^e d'infanterie : très courageux, s'est fait remarquer par sa belle attitude au feu. A été blessé dans l'accomplissement d'une mission difficile et s'est porté sous le feu des mitrailleuses ennemies au secours de son chef de bataillon mortellement blessé.

Soldat MASQUELIEU, 247^e d'infanterie : s'est proposé comme volontaire pour accompagner son chef de section pour faire le tracé de la tranchée en avant de la première ligne. A été grièvement blessé aux deux bras en accomplissant sa mission.

Soldat JEHAN, brancardier au 247^e d'infanterie : s'est spontanément proposé, après l'accomplissement d'une tâche difficile, comme brancardier volontaire et a ramené successivement quatre blessés, jusqu'à la tranchée de première ligne, sous un feu violent de mitrailleuses.

Lieutenant **LE DIBERDER**, 248^e d'infanterie : s'est signalé en plusieurs circonstances par son beau courage et son énergie, notamment dans la nuit du 27 au 28 août où il a su maintenir sous un feu violent de mitrailleuses les hommes de sa compagnie, chargés d'assurer l'exécution d'une mission difficile. A été assez grièvement blessé.

Sous-lieutenant **DE CARNE**, 271^e d'infanterie : officier dont la conduite devant l'ennemi soulève l'admiration de tous. D'une incomparable bravoure, a assuré la protection efficace d'une troupe chargée de l'exécution d'un travail sous le feu violent des mitrailleuses ennemies et s'est retiré le dernier, après accomplissement de sa mission.

Soldat **MERLE**, brancardier au 415^e d'infanterie : s'est dépensé sans compter, sous un feu violent de mitrailleuses, pour donner ses soins à de nombreux blessés. A été lui-même gravement atteint en se portant en plein jour au secours d'un chef de bataillon.

Commandant **MERX**, 84^e d'infanterie : blessé deux fois, n'a eu qu'une idée : reprendre au plus vite sa place dans le rang. S'est distingué par son courage et son entraînement dans les différents combats auxquels il a pris part. A su dernièrement mener à bien une organisation défensive des plus délicates.

Soldat **CASTILLON**, 10^e d'infanterie : blessé, est resté caché dans les lignes allemandes, s'est procuré des effets civils et des pièces d'identité, et après un mois d'attente, a traversé les lignes ennemies et rejoint le dépôt de son régiment. Revenu sur le front, se fait remarquer par sa conduite et sa manière de servir exemplaires.

Mécanicien **MO**, escadron M. S. 12 : au cours d'une mission qu'il avait sollicitée et qu'il savait extrêmement dangereuse, est tombé aux mains de l'ennemi et est mort héroïquement en criant : « Vive la France ! » faisant preuve jusqu'au dernier moment du plus grand sang-froid et du plus admirable courage.

Cavalier **ARRIEU**, 10^e hussards : le 26 août 1914, son cheval ayant été tué sous lui, a continué à combattre à pied. Essayant de rejoindre son escadron, a été entouré et pris. A réussi à s'évader le soir même et à rejoindre les lignes françaises au prix des plus grandes difficultés, donnant ainsi un bel exemple d'énergie et de courage.

Brigadier **VOLMER**, 6^e chasseurs : fait prisonnier à la chute d'une place forte et interné à Münster, s'est évadé en essayant le feu des sentinelles. A réussi, grâce à son sang-froid, à son intelligence et à son courage à échapper aux patrouilles lancées à sa poursuite et à rejoindre son dépôt. A demandé aussitôt à reprendre sa place au front.

Général **MARILLIER**, commandant une brigade : a fait constamment preuve, depuis le commencement de la campagne, d'une bravoure et d'une énergie incontestables ; notamment dans les journées des 20 et 21 août 1914, a tenu, avec deux bataillons, jusqu'à la dernière extrémité et couvert le repli de son corps d'armée. Le 28 août, s'est porté, à la tête d'un bataillon, à l'attaque de X... d'où il a chassé l'ennemi et s'y est maintenu sous un bombardement des plus violents.

Sergent **LHERMENAULT**, 49^e d'infanterie : du 16 au 23 septembre 1914, aidé par quatre de ses camarades, a organisé un véritable hôpital dans les caves d'un village situé entre les deux lignes où les ambulances ne pouvaient arriver, en raison du bombardement. A soigné et nourri plus de cent blessés, organisé de nuit des convois de blessés légers. N'a quitté le village qu'après l'évacuation de tous les blessés. Gravement blessé lui-même le 25 septembre.

Soldat **CHAINTRIER**, 57^e d'infanterie : modèle d'entraîne et de courage. Pendant un violent bombardement, bien qu'atteint par de nombreux éclats de projectiles et ayant eu son fusil brisé entre ses mains, donna un bel exemple de fidélité au devoir en ne quittant pas son poste de guetteur.

Lieutenant-colonel **TINEL**, 6^e chasseurs à cheval : d'une bravoure et d'une énergie à toute épreuve, s'est donné corps et âme à l'organisation d'une position avancée où il ne cesse de harceler l'ennemi par tous les moyens, pénétrant de sa personne jusque dans les postes d'écoute allemands. S'est engagé résolument dans une galerie de mines

qu'un camouflet ennemi avait rempli de gaz délétères pour tenter le sauvetage de militaires qui s'y trouvaient et a failli être victime de son dévouement.

Lieutenant **DE GENOUILHAC**, 41^e d'artillerie : officier d'une rare bravoure. S'est courageusement porté au secours de soldats du génie en danger d'asphyxie dans un ravin de mine, à la suite de l'explosion d'une contre-mine, et y est resté asphyxié, victime de son dévouement.

Lieutenant **DELMAR**, 3^e génie : n'écoulant que son courage, a pénétré dans une mine qu'un camouflet ennemi avait remplie de gaz délétères, pour sauver les militaires qui s'y trouvaient. Y est tombé victime de son dévouement.

Chef de bataillon **WENDLING**, 45^e bataillon de chasseurs : comme capitaine du 55^e bataillon de chasseurs, a fait le 29 août à la tête de deux compagnies une très belle résistance, contenant pendant deux heures, malgré de grandes pertes, une forte attaque allemande. Ne s'est retiré que débordé et sur ordre. Comme capitaine commandant le 45^e bataillon de chasseurs, s'est distingué dans les combats des 23, 26 septembre et 1^{er} octobre. Les 27 et 28 octobre, a porté sa première ligne de quatre cents mètres en avant et l'y a maintenue, malgré un feu meurtrier d'infanterie et de mitrailleuses. Cité à l'ordre du corps d'armée pour les combats des 12 et 13 janvier 1915. Ne cesse de donner l'exemple de l'énergie et de la bravoure. Très bon chef de corps.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Capitaine **LAPADU-HARGUES**, 107^e d'infanterie : officier très brillant, d'un zèle et d'un dévouement sans limites. A déjà été cité pour sa brillante conduite à la Marne ; a donné une nouvelle preuve de ses belles qualités militaires en entraînant sa compagnie à l'assaut le 25 septembre 1915 dans un ordre et un élan admirables ; a été blessé en arrivant à la dernière tranchée conquise.

Capitaine **BRODIN**, 107^e d'infanterie : officier d'une bravoure peu commune, déjà cité pour sa belle conduite dans des combats précédents ; a été grièvement blessé pendant la préparation des attaques, alors qu'il indiquait à un officier d'artillerie, en se tenant à une tranchée évacuée, en raison du danger, les points de la ligne ennemie à battre.

Lieutenant **GRACIES**, 126^e d'infanterie : a remarquablement entraîné et conduit sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes, le 25 septembre 1915. A enlevé, d'un seul élan, les tranchées de première et de deuxième lignes, poursuivant leurs occupants en fuite et faisant plus de cinquante prisonniers. S'est porté ensuite jusqu'à la hauteur d'un village en franchissant une troisième tranchée, détruisant sur son passage un projecteur allemand. A résisté à deux contre-attaques et s'est maintenu sur la deuxième ligne allemande pendant trois jours malgré des attaques incessantes.

Capitaine **GRÉNET**, 63^e d'infanterie : grièvement blessé, le 25 septembre 1915, a entraîné avec le plus grand courage, sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies. Avait déjà été blessé le 28 août 1914 et était revenu sur le front à peine guéri. A été cité à l'ordre de la division.

Sous-lieutenant **CHOUPINAUD**, 63^e d'infanterie : a été grièvement blessé, le 25 septembre 1915, en se portant avec beaucoup d'entraînement, en tête de sa section, à l'assaut des tranchées ennemies. A été cité à l'ordre du régiment. Perte d'un œil.

Sous-lieutenant **BONNETAUD**, 63^e d'infanterie : a été grièvement blessé, le 25 septembre 1915, en se portant héroïquement en tête de sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes. A réussi à prendre pied dans la troisième ligne de tranchées ennemies. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée.

Lieutenant **LABORDE**, 103^e d'infanterie : le 25 septembre 1915, après avoir magnifiquement conduit sa compagnie à l'ennemi, a assuré avec la plus grande énergie l'organisation de la tranchée conquise et la progression à la grenade dans les tranchées et

boyaux au delà ; a pu gagner ainsi plus de 150 mètres ; n'a cessé son action qu'au bout de quatre jours, lorsqu'il a été relevé et que ses grenadiers étaient parvenus à atteindre une troisième tranchée très forte dite « tranchée des 300 mètres ».

Sous-lieutenant **SANS**, 326^e d'infanterie : a enlevé sa troupe et l'a portée à l'assaut des tranchées ennemies avec un courage et une énergie admirables. Est tombé grièvement blessé.

Sous-lieutenant **BRANDIN**, 63^e d'infanterie : le 25 septembre 1915, s'est porté avec le plus grand courage avec sa section de mitrailleuses à l'assaut des tranchées ennemies. A réussi à l'installer en avant de la parallèle de départ. Deux fois blessé depuis le début de la campagne a toujours refusé de se faire évacuer. A été précédemment cité à l'ordre du corps d'armée et du régiment.

Lieutenant **BILIERE**, 50^e d'infanterie : le 25 septembre 1915, a brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut de la deuxième ligne ennemie qui a été enlevée. A été blessé par une bombe au moment où, franchissant le premier le parapet de la tranchée, il s'écriait : « A moi, la première ! ». Déjà blessé précédemment et cité à l'ordre de l'armée.

Capitaine **BLANLOEIL**, 78^e d'infanterie : blessé une première fois le 21 décembre 1914 et revenu sur le front sans vouloir prendre de convalescence n'a cessé de faire preuve d'une conduite admirable au feu. Le 25 septembre 1915 a encore donné le plus bel exemple de courage en sortant le premier de la tranchée, sous un feu terrible de mitrailleuses et d'artillerie ennemie. A été blessé très grièvement.

Médecin-major **MAGNOUX**, 239^e d'infanterie : déjà ancien de services. Au front depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve d'une activité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Dirige le service de santé du régiment avec une compétence complète. Dans des circonstances délicates, notamment en janvier 1915, a montré qu'il était aussi bon comme médecin que brave comme soldat. Cité précédemment à l'ordre de la division.

Lieutenant **CHAMBREUIL**, 204^e d'infanterie : blessé le 6 septembre 1914 et revenu sur le front. Le 29 septembre 1915, chargé d'une mission délicate, dans une situation difficile, l'a accomplie d'une façon parfaite, faisant preuve de coup d'œil et de décision. A su donner à la compagnie qu'il commande une grande cohésion. Le 30 septembre 1915, a repoussé une contre-attaque ennemie prononcée sur son front. Cité à l'ordre de la division.

Sous-lieutenant **ROSTUCHER**, 246^e d'infanterie : blessé grièvement au combat du 12 janvier 1915 et très incomplètement rétabli, a voulu revenir au régiment pour reprendre part avec lui à la dernière attaque (28 septembre 1915) et y a de nouveau été blessé très grièvement en montant à l'assaut. Titulaire d'une citation à l'ordre de l'armée.

Capitaine **GABILLAUD**, 246^e d'infanterie : ancien adjudant, médaillé militaire, de l'armée active, exerce le commandement d'une compagnie depuis un an, avec une énergie et une conscience exemplaires. S'est montré très brave au combat du 14 octobre 1914. A l'attaque du 23 septembre 1915, a entraîné avec vigueur sa compagnie à l'assaut et a été blessé à la cuisse assez grièvement.

Capitaine **CLESSE**, 269^e d'infanterie : remarquable commandant de compagnie d'une énergie et d'un sang-froid qui donne confiance. A brillamment entraîné, le 25 septembre 1915, sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies qu'il a conquises et parfaitement organisées. Blessé le 7 septembre 1914 et revenu au front.

Sous-lieutenant **BÖGLIN**, 149^e d'infanterie : tout jeune officier a dû prendre le commandement de sa compagnie, le 24 septembre 1915, dans des circonstances difficiles ; a montré à ce poste les plus belles qualités de courage et d'énergie, une haute idée de ses devoirs de chef. A été grièvement blessé en enlevant ses hommes sous un bombardement très violent. Titulaire d'une citation à l'ordre du corps d'armée.

Capitaine **GIRARDOT**, 158^e d'infanterie : officier d'une bravoure légendaire. A entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut, le 25 septembre 1915 ; a traversé huit lignes successives de tranchées dans un élan admirable. Complètement en fièche, a su, par ses dispositions judicieuses, se reformer en ar-

rière pour organiser sa ligne de défense. A pris, le jour même, en plein combat, le commandement de son bataillon ; a su conserver la cinquième ligne de tranchées allemandes conquises malgré les contre-attaques violentes des 26 et 27 septembre 1915, qui, à la faveur d'un bois, menaçaient de la couper du régiment. Blessé précédemment aux combats des 14 septembre 1914, 15 mars, 12 mai et 16 juin 1915. Cité à l'ordre de l'armée.

Capitaine **WERNER**, 14^e d'artillerie : fait preuve, à la tête de sa batterie, de très remarquables qualités de compétence technique, d'activité et de mépris du danger. A rendu les plus grands services dans la recherche de l'artillerie ennemie et a grandement aidé au succès des attaques de septembre 1915, en découvrant et en contre-battant aussitôt qu'elles se révélaient, les batteries qui pouvaient gêner l'infanterie.

Lieutenant **GOUGET**, 40^e bataillon de chasseurs : déjà cité à l'ordre de l'armée. Commandant de compagnie, le 25 septembre 1915, a enlevé brillamment son unité à l'assaut d'une position ennemie et s'en est emparé, malgré un barrage violent d'artillerie et de mitrailleuses. Jeune officier remarquable par son audace, son entraînement, et par l'autorité qu'il a prise sur ses chasseurs.

Lieutenant **WIET**, 1^{er} bataillon de chasseurs : officier d'une grande bravoure, chargé du commandement de la première vague, a entraîné d'un seul élan sa compagnie à l'assaut d'une tranchée flanquée de mitrailleuses et fortement organisée. Blessé au moment où il essayait de franchir un réseau de fils barbelés encore intacts. A gardé le commandement de sa compagnie jusqu'à ce que le bataillon soit ramené en deuxième ligne.

Chef de bataillon **BEJARD**, 269^e d'infanterie : le 25 septembre 1915 a remarquablement organisé l'attaque des tranchées ennemies qu'il a conquises. A continué à progresser avec tout son bataillon, s'emparant d'une partie de la ligne de défense rapprochée d'un village et contribuant efficacement à l'évacuation de celui-ci par sa poursuite sans répit. S'est déjà distingué le 12 mai 1915 en enlevant avec son bataillon trois lignes de tranchées et en s'emparant de nuit, le 3 juin 1915, d'une tranchée où il a fait quarante-cinq prisonniers et pris trois mitrailleuses.

Sous-lieutenant **GAILLARD**, 31^e bataillon de chasseurs : officier d'un allant communicatif. A entraîné sa section avec un entraînement magnifique. A été grièvement blessé. Déjà blessé deux fois précédemment.

Sous-lieutenant **DENIS**, 31^e bataillon de chasseurs : blessé grièvement en entraînant sa troupe. Voyant une contre-attaque ennemie déboucher à eu le courage de se lever, de marcher quelques pas, poussant par son exemple ses chasseurs en avant. Blessé une première fois le 30 décembre 1914.

Capitaine **GRANGIARD**, 42^e bataillon de chasseurs : a fait preuve, pendant trois jours de violents combats, du plus beau courage, de sang-froid, de calme et de résolution ; blessé en surveillant sous le feu l'exécution de ses ordres. A déjà été blessé deux fois depuis le début de la campagne et a été l'objet de deux citations à l'ordre de la division et à l'ordre du corps d'armée.

Capitaine **FOISY**, état-major d'une division : excellent officier qui compte de nombreuses campagnes aux colonies. Affecté à l'état-major d'une division depuis le début de la campagne, a rendu les plus grands services. A rempli à maintes reprises des missions périlleuses, notamment le 29 septembre 1915, en allant avec le chef d'état-major reconnaître une position de première ligne encore mal définie. Cité à l'ordre de la division.

Médecin aide-major **TAPIE**, 50^e d'infanterie : affecté au début de la guerre à un hôpital de l'intérieur, a demandé, malgré son âge (quarante-deux ans), à venir sur le front. A été envoyé dans un régiment de cavalerie, puis, à la suite de nouvelles démarches au front. Remarquable par son courage, d'énergie et de dévouement. A fait l'admiration de tout le bataillon par la façon dont il a dirigé, du 25 au 28 septembre 1915, l'équipe des brancardiers même en avant des lignes avancées ; n'a voulu être relevé de son service qu'après avoir enlevé, dans les circonstances les plus périlleuses, le dernier blessé du régiment.

Amouneur **TENANT DE LA TOUR**, groupe de brancardiers d'une division : s'est signalé par sa conduite héroïque les 25, 26 et 27 septembre 1915 en se dévouant pour les blessés

au milieu des troupes d'attaque. Sa bravoure, son énergie superbes, son mépris absolu du danger, son attitude, debout sur la tranchée conquise, aidant les chefs de la voix et du geste, ont fait l'admiration de tous. Blessé, le bras traversé d'une balle, ne s'est fait panser que le soir et a continué son service.

Médecin-major **ANDRIEU**, 300^e d'infanterie : modèle du devoir et du courage, d'une compétence professionnelle très étendue, payant de sa personne au milieu du danger, a été un exemple vivant d'héroïsme le 25 septembre 1915. Blessé une première fois le 16 avril 1915. Déjà cité à l'ordre de la division.

Médecin-major **DEMERILLAC**, 78^e d'infanterie : aussi brave au feu que compétent dans son service. Le 28 août 1914 est allé lui-même sous les balles ennemies chercher le corps d'un capitaine qu'il a rapporté. Les 25 et 26 septembre 1915, s'est prodigué en allant plusieurs fois jusqu'aux tranchées les plus avancées, avec un entraînement, un calme et un sang-froid admirables pour veiller à la bonne exécution de son service ; a obtenu des résultats tout à fait remarquables. Déjà cité à l'ordre du régiment.

Sous-lieutenant **RIGOUTE**, 9^e d'infanterie : a quitté son emplacement d'observateur dès le signal de l'attaque le 30 décembre 1914 pour aller se mettre à la tête de sa section qu'il a conduite avec la plus grande bravoure à l'assaut. Très grièvement blessé, en cherchant à s'emparer des mitrailleuses ennemies, est resté dans les lignes ennemies, a été soigné en Allemagne et ramené en France comme grand blessé. Cité à l'ordre de l'armée.

Lieutenant **BARRÈRE**, 9^e d'infanterie : blessé le 27 août 1914 d'une balle ayant traversé sa main gauche, a conservé le commandement de sa section qu'il a énergiquement conduite à l'assaut. A été blessé d'une deuxième balle qui lui a perforé le poulmon. Malgré la très grande gêne respiratoire consécutive à cette dernière blessure, a rejoint le front sur sa demande en mai 1915, et a depuis son retour donné l'impression d'un homme de devoir, courageux et énergique.

Lieutenant **CALVET**, 107^e d'infanterie : officier d'un entraînement d'une bravoure admirables. Etant porte-drapeau, a demandé à prendre le commandement d'une section de mitrailleuses. S'est élancé à l'assaut des tranchées allemandes ; son capitaine ayant été blessé, a pris le commandement de la compagnie ; puis, une des sections sur le terrain conquis, s'étant trouvée dans une situation critique, a défendu ses mitrailleuses, révoqué au poing. A eu la mâchoire fracassée par une grenade.

Capitaine **BAUDRY**, 326^e d'infanterie : officier de réserve de haute valeur. A pris le commandement du régiment le 25 septembre 1915, à la première attaque, et a exercé le commandement pendant les attaques des 25, 26, 27 et 28 avec une énergie, une bravoure, un sang-froid, une initiative remarquables.

Lieutenant **COMBASTET**, 300^e d'infanterie : brillant officier, d'une activité et d'un courage remarquables. S'est particulièrement distingué, le 25 septembre 1915, en entraînant sa compagnie en avant sous le feu des tranchées allemandes. A été grièvement blessé.

Lieutenant **GOFFRE**, 300^e d'infanterie : le 25 septembre 1915, a été grièvement blessé en entraînant sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes, sous une grêle de balles, aussi calme qu'à la manœuvre, faisant l'admiration de tous.

Capitaine **TASSY**, 326^e d'infanterie : a vigoureusement entraîné sa compagnie à l'assaut et a été grièvement blessé avant d'atteindre la tranchée allemande.

Sous-lieutenant **RANDOUX**, 63^e d'infanterie : le 25 septembre 1915 a entraîné, avec le plus grand courage, sa section à l'assaut des tranchées ennemies dans lesquelles il a réussi à prendre pied. A été très grièvement blessé. Déjà blessé au début de la guerre.

Sous-lieutenant **FOUGERE**, 50^e d'infanterie : toujours prêt à accomplir les missions les plus périlleuses. Au cours des journées des 25 et 26 septembre 1915, a pris part avec ses pionniers à trois assauts, repoussé une contre-attaque par la combat à la grenade ; a fait constamment preuve d'une bravoure calme qui a excité l'admiration de tous et lui a donné sur ses hommes un ascendant extraordinaire.

Lieutenant **FOURGOUS**, 50^e d'infanterie : officier de première valeur, d'un caractère, d'une énergie et d'une bravoure exemplaires.

Le 26 septembre 1915 est parti brillamment à l'assaut avec les premiers éléments en emmenant sa section de mitrailleuses. A poussé jusqu'aux fils de fer ennemis. Ne pouvant s'y maintenir en raison de l'extrême violence du feu, a immédiatement placé sa section de mitrailleuses en tête des premiers éléments de tranchées construits, et par son feu, a contribué au maintien du terrain conquis. S'étant déjà conduit d'une façon admirable dans les premiers combats de la campagne.

Lieutenant **SANNIE**, 103^e d'infanterie : blessé le 7 septembre 1914. Officier de premier ordre. Modèle de devoir. S'est vaillamment porté à l'assaut le 26 septembre 1915 en entraînant sa section sous un feu des plus violents. A pris le commandement de la compagnie à la mort de son capitaine, a continué la poussée en avant jusqu'aux fils de fer ennemis, donnant le plus bel exemple de vigueur physique et morale et du courage le plus complet. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Sous-lieutenant de **BEAUCHEFFE DE SERVIGNY**, 107^e d'infanterie : ancien maréchal des logis de cavalerie, engagé volontaire pour la durée de la guerre, alors qu'il était déchargé de toute obligation militaire, a demandé à passer dans l'infanterie ; s'est fait remarquer dès son arrivée par son zèle et son haut sentiment du devoir. Blessé à l'assaut du 25 septembre 1915 en entraînant sa section.

Lieutenant **AGNELLET**, 11^e bataillon de chasseurs : officier de grande valeur sollicitant toutes les missions les plus périlleuses. Commande depuis le début de la campagne le groupe des éclaireurs, auquel il a su inculquer ses qualités d'audace. Au combat du 29 juillet 1915, s'est porté à l'assaut en tête de ses éclaireurs ; très grièvement blessé, s'est maintenu stoïquement sur le terrain et a fourni à son chef de corps des renseignements utiles sur l'emplacement de l'ennemi. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergent **STROHL**, école d'aviation de Pau : pilote parfait qui s'est signalé en de nombreuses circonstances par son courage et son audace. Cité deux fois à l'ordre de l'armée.

Sergent **PARSI**, 23^e d'infanterie coloniale : belle conduite aux combats du 15 septembre 1914. Blessé grièvement, ne quitta son commandement qu'en fin d'action et sur l'ordre de son chef.

Sergent **DELAVEREAU**, 1^{er} génie : a toujours fait preuve de beaucoup de courage et de dévouement dans l'exécution de travaux périlleux. A notamment, étant caporal, participé, le 23 avril 1915, à la mise en place d'explosifs en vue de la destruction d'un pont sous le feu rapproché de l'ennemi. Grièvement blessé le 27 juillet 1915 au cours de son travail.

Canonier **KERNEVEZ**, 51^e d'artillerie : a montré en toutes circonstances la plus grande courage. Le 7 juin 1915, en particulier, ayant reçu deux blessures, a continué son service et a voulu faire partie de l'équipe chargée de porter un canon dans les tranchées nouvellement conquises.

Sergent **RIBREAU**, 137^e d'infanterie : a donné, depuis le début de la campagne, l'exemple du devoir et de la bravoure. A l'attaque du 7 juin 1915, chargé, avec sa demi-section, du nettoyage de la tranchée allemande, a fait personnellement vingt Allemands prisonniers en leur lançant des grenades par l'ouverture de l'abri et en les forçant à se rendre.

Sergent fourrier **VIVIER**, 246^e d'infanterie : sous-officier énergique ; a fait preuve d'une grande bravoure au cours de différents combats en assurant sous le feu la transmission des ordres. Grièvement blessé le 15 septembre 1914.

Sergent **CHAPUT**, 89^e territorial d'infanterie : a donné depuis le début de la campagne et dans un contact presque journalier avec l'ennemi le plus bel exemple de bravoure, d'énergie et de dévouement. Blessé très grièvement le 5 juillet 1915 au cours d'un bombardement.

Adjudant **VIGNAUD**, 303^e d'infanterie : le 28 août 1914, son capitaine ayant été tué, a pris, quoique blessé, le commandement de sa compagnie, a opposé une résistance achar-

née à l'ennemi et a reçu cinq blessures sérieuses.

Sergent DUPONT, 35^e d'infanterie : sous-officier retraité qui a de beaux états de service. S'est engagé pour la durée de la guerre. Est pour tous un exemple d'énergie et de cranerie. Spécialisé dans l'artillerie des tranchées, se distingue par son à-propos et son audace, contribuant ainsi à maintenir la supériorité que nous avons prise sur l'ennemi. Blessé d'un éclat d'obus pendant qu'il dirigeait le tir de ses pièces.

Soldat SANSON, 316^e d'infanterie : volontaire pour les missions les plus dangereuses, a été grièvement blessé en coopérant sous un feu violent de l'ennemi à la réfection d'une tranchée.

Sergent BESSE, 135^e d'infanterie : blessé au combat du 30 août 1914. Revenu au front le 19 novembre. Blessé, le 25 novembre, d'une balle au pied en se rendant aux tranchées. Excellent sous-officier, brave et énergique.

Sergent DÉPIT, 94^e d'infanterie : le 14 juillet 1915, à l'attaque des tranchées occupées par l'ennemi, commandant l'équipe de pionniers, s'est placé à leur tête, a conduit l'attaque et entraîné tous les hommes. A démoli le barrage allemand, assurant ainsi le succès de l'attaque au cours de laquelle il a été blessé. Gradé d'un rare courage qui s'est déjà distingué en maintes circonstances.

Soldat MONTHEZIN, 162^e d'infanterie : au cours d'une attaque de pétards, le 13 juillet 1915, a pris la place où deux camarades venaient d'être tués et d'autres blessés. Resté seul, a continué la lutte jusqu'au moment où il a été enveloppé par l'ennemi. S'est échappé en passant par-dessus la tranchée, dans un terrain battu de balles. Revenu, a refusé un repos qui lui était offert, a repris immédiatement une place de combat des plus dangereuses.

Aspirant DARGENT, 2^e génie : a fait preuve de courage et de sang-froid en faisant organiser aussitôt après l'explosion de mines les entonnoirs. A été grièvement blessé et a fait preuve, après ses blessures, de la plus belle abnégation.

Sergent DE SIBOUR, 94^e d'infanterie : pendant le combat du 2 juillet 1915, a fait preuve d'un courage et d'une hardiesse dignes des plus grands éloges ; a entraîné ses hommes à l'attaque et s'est offert deux fois pour des reconnaissances difficiles et dangereuses qu'il a su accomplir avec succès.

Adjudant-chef VANDERMERSCH, 162^e d'infanterie : sous-officier de très grande valeur. A été blessé assez grièvement à l'attaque du 13 juillet 1915. Malgré ses blessures, a continué au moyen de pétards à tenir l'ennemi en respect derrière un barrage. A toujours montré le meilleur exemple de sang-froid et d'excellente conduite. Sujet d'élite.

Sergent THIERY, 94^e d'infanterie : a fait preuve, au cours des combats des 13, 14, 15 et 16 juillet 1915, d'un courage inébranlable. A la tête d'une section chargée de dégager une tranchée occupée par les Allemands, a conduit le combat avec une énergie inlassable pendant plusieurs heures et a finalement réussi à s'en rendre maître.

Soldat SGARD, 108^e d'infanterie : très bon soldat, toujours au premier rang pour les missions dangereuses. Grièvement blessé le 1^{er} août 1915 alors qu'il donnait à ses camarades un bel exemple de sang-froid et de courage en dégageant, sous une vive fusillade, le champ de tir d'une tranchée.

Canonnière SURTEL, 40^e d'artillerie : excellent soldat qui, ayant en le poignet presque entièrement sectionné et la cuisse traversée par des éclats d'obus, alors qu'il assurait avec le plus grand calme le service de sa pièce sur un emplacement battu par l'artillerie allemande, a fait l'admiration de tous par le courage avec lequel il a supporté ses blessures.

Adjudant-chef NICOT, 151^e d'infanterie : excellent adjudant-chef actif, dévoué et consciencieux, sachant faire preuve d'initiative, très courageux et plein de sang-froid, commande parfaitement sa section ; a été blessé sérieusement le 26 septembre 1914 et s'est distingué pendant les combats des 30 juin, 12, 13 et 14 juillet 1915.

Sergent BUGAT, 55^e d'infanterie : a toujours fait preuve de courage, d'énergie et de mépris absolu du danger. Blessé une première fois le 20 juin 1915, est retourné au feu aussitôt pansé. Blessé à nouveau le 28 juin, a repris son poste dans la tranchée le 29 au

matin, malgré l'avis du médecin. Blessé une troisième fois, a dû être évacué. A été ainsi d'un bel exemple d'endurance et d'énergie pour la troupe.

Maréchal des logis LEFEUVRE, 2^e d'artillerie lourde : blessé le 31 août 1914 et revenu sur le front, n'a cessé de donner des preuves de son courage et de son ardeur infatigable dans toutes les missions qui lui ont été confiées. Grièvement blessé d'une balle à la cuisse, le 30 juin 1915, dans les tranchées de première ligne.

Soldat LÉVEQUE, 2^e d'infanterie coloniale : étant agent de liaison, a, de lui-même, pris le commandement d'une section égarée et, par son énergie et son ascendant moral, l'a portée en avant sous les balles et les obus et conduite à l'officier de peloton ; en rentrant, a relevé les blessés et les a ramenés au poste de commandement où les brancardiers sont venus les prendre.

Sergent GOUDART, 151^e d'infanterie : le 14 juillet 1915, a d'abord dirigé son équipe à l'attaque de la tranchée allemande, puis a continué à prendre part à la lutte comme chef de section d'une compagnie engagée ; a fait preuve de bravoure et a été blessé en entraînant ses hommes à l'assaut.

Sergent LIENARD, 151^e d'infanterie : excellent sous-officier plein d'allant. Blessé une première fois le 1^{er} septembre 1914, une deuxième fois le 25 septembre en entraînant ses hommes à l'assaut d'une position, et une troisième fois le 3 mars 1915, blessure dont il n'est pas encore rétabli.

Adjudant DESCAMPS, 162^e d'infanterie : s'est distingué par son courage et son énergie dans le commandement d'une patrouille chargée de reprendre un poste d'écoute à l'ennemi. A réussi à s'en emparer et à interdire l'accès aux Allemands. Blessé, ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre de son chef de bataillon.

Adjudant LHOEZ, 162^e d'infanterie : sous-officier très énergique s'étant toujours très brillamment conduit et ayant fait preuve de sang-froid et d'audace dans des circonstances périlleuses. Est du plus bel exemple pour ses hommes. Blessé le 13 juillet.

Sergent SIGNORET, 162^e d'infanterie : sur le front depuis le mois de décembre, a constamment fait preuve d'énergie, de courage et de dévouement dans les circonstances les plus difficiles et notamment pendant les attaques allemandes des 13 et 14 juillet 1915. S'est dépensé sans compter. Debout sur le parapet de la tranchée, a, pendant plusieurs heures, contenu l'offensive allemande par un jet continu de pétards et de bombes, sans se soucier des projectiles ennemis qui pleuvaient autour de lui. Gravement blessé au cours de l'attaque.

Adjudant CAVROT, 94^e d'infanterie : les 13 et 14 juillet 1915, à quatre reprises différentes et sous un feu des plus violents, a mené ses hommes à l'attaque d'une tranchée ennemie dont il était séparé par un fort réseau de fils de fer.

Sergent ANNE, 162^e d'infanterie : pendant l'attaque a su maintenir sa section sous un feu de grenades. En a rassemblé les éléments et a pu contenir l'ennemi pendant l'établissement d'un barrage, ce qui l'a empêché de poursuivre son mouvement en avant. A donné de nombreux exemples de la plus grande bravoure et de l'entrain le plus merveilleux.

Soldat DAGUEBERT, 162^e d'infanterie : s'est fait remarquer en toutes circonstances difficiles par son chef de section par son courage et son excellente conduite, particulièrement le 13 juillet 1915, où au moyen de pétards il a repoussé de 15 mètres un barrage dans un boyau occupé par l'ennemi en faisant l'admiration de ses camarades qui lui apportaient les munitions nécessaires.

Soldat COLLART, 162^e d'infanterie : soldat d'une rare énergie et d'une grande valeur morale, a eu une conduite des plus brillantes. Au cours des attaques des 13 et 14 juillet 1915, a su établir un barrage malgré un feu violent de l'ennemi.

Brigadier DUMOINS, 5^e chasseurs d'Afrique : s'est fait remarquer dès le début de la campagne par son entrain, son dévouement et son courage ; toujours volontaire pour les missions périlleuses. S'est signalé particulièrement le 29 août 1914, en relevant et en ramenant sous le feu, des camarades blessés ; le 3 septembre, en faisant preuve de la plus grande hardiesse, comme cavalier de pointe

d'une audacieuse reconnaissance d'officier, et en chargeant le premier une patrouille de uhlands.

Adjudant-chef LEFEBVRE, 168^e d'infanterie : a entraîné brillamment sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie. Ayant dû se replier, est reparti ensuite volontairement à l'assaut avec une autre unité afin d'essayer de ramener le corps de son capitaine, tombé dans les lignes ennemies.

Préposé des douanes ROBERT, 5^e bataillon de douaniers : a sollicité et accompli avec succès une mission particulièrement difficile et dangereuse au cours de laquelle il a déployé des qualités d'énergie, d'audace, d'intelligence et de sang-froid remarquables.

Sergent FAYET, 123^e d'infanterie : très bon sous-officier, ayant toujours rempli tous ses devoirs militaires très scrupuleusement. Était de quart dans la tranchée au moment de l'explosion de mines allemandes. Enseveli, a été blessé grièvement.

Caporaux LE RAL et STÉPHANT, 2^e d'infanterie : ont fait preuve, dans des circonstances difficiles, de courage, de sang-froid, d'énergie, de ténacité et d'un mépris absolu du danger.

Brigadier BERTHET-GRILLON, 3^e cuirassiers : grièvement blessé le 31 décembre 1914, a fait preuve du plus grand courage et a donné le meilleur exemple en refusant de se faire accompagner au poste de secours, distant de plus de 2 kilomètres.

Caporal BUSSIÈRES, 9^e bataillon de chasseurs : a été blessé grièvement le 17 décembre 1914 en défendant avec son escouade un élément de tranchée que l'ennemi prenait à revers et s'y est maintenu, malgré un feu violent de mitrailleuses. Caporal très énergique et très brave.

Sapeur OLAGNIER, 4^e génie : très bon sujet. Bon sapeur. A pris part à toutes les attaques auxquelles la compagnie a participé depuis le début de la campagne. A été cité à l'ordre du bataillon de chasseurs lors de l'attaque du 9 mai dernier pour sa belle conduite. Grièvement blessé en servant d'agent de liaison.

Soldat WOLFHARTH, 237^e d'infanterie : exemple de sang-froid et d'abnégation. A, pendant les journées des 28 et 29 juillet 1915, fait preuve de beaucoup d'entrain et de courage et a contribué pour une large part à enrayer les attaques ennemies contre une de nos tranchées avancées.

Maréchal des logis FASILEAU-DUPLAN-TIER, 57^e d'artillerie : comme canonnier, brigadier et maréchal des logis bombardier, pendant les mois de février à juin 1915 inclus, a été pour tous un exemple d'énergie et de bravoure ; cité le 15 mai à l'ordre du corps d'armée ; le 26 juin a accompagné son officier en reconnaissance sous un violent bombardement d'artillerie lourde ennemie, et a continué à remplir sa mission avec le plus grand sang-froid jusqu'au moment où un éclat d'obus lui a fracassé l'avant-bras.

Adjudant AMERIGO, escadrille V. B. 111 : de nationalité italienne, s'est engagé dans l'aviation française au début de la guerre. A exécuté de très nombreuses reconnaissances et des expéditions de bombardement dans des conditions particulièrement périlleuses. A eu son avion fréquemment atteint par les projectiles. A rempli toutes ses missions avec le sang-froid le plus absolu et le plus grand mépris du danger.

Adjudant BARBAY, 5^e dragons : blessé grièvement d'une balle qui lui a fracturé la cuisse, en reconnaissant, le 8 septembre 1914, un bois occupé par l'infanterie ennemie, est demeuré en selle tenant sa jambe à deux mains et s'est fait ramener auprès du colonel pour lui faire son compte rendu.

Sergent GARAUDÉ, 6^e génie : cité deux fois et blessé le 6 septembre 1914, s'est fait remarquer par son courage et son sang-froid au cours de l'opération du 10 juillet 1915 en procédant à la visite des entonnoirs et à l'organisation des tranchées et sapes à 20 mètres de l'ennemi, sous un feu violent et un bombardement intense.

Soldat EON, 403^e d'infanterie : après un combat à la grenade et à la baïonnette le 19 juillet 1915 a contraint 5 Allemands à mettre bas les armes et les a ramenés dans nos lignes sous une fusillade intense. Très bon soldat, énergique, beaucoup d'allant.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e